

Eg. 350

Aus der
Königl. Hausbibliothek
1881.

Eg 350

NOUVEAU
V O Y A G E
AUTOUR
DE MA CHAMBRE.

VON

DR. M. CHAMBERLAIN

NOUVEAU
V O Y A G E
A U T O U R
DE MA CHAMBRE



S. M. P.
R. P. P.

„Le plaisir qu'on trouve à voyager
„dans sa chambre est à l'abri de la ja-
„lousie inquiète des hommes, il est in-
„dépendant de la fortune.“

Voyage autour de ma chambre
CHAP. I.

À BRUNSWICK
chez P. F. FAUCHE et COMPAGNIE.

1797.



A ÉGLÉ.

Seras-tu toujours un mystère
Inexplicable cœur humain?
Au temps reculé de VOLTAIRE
Faire un livre étoit une affaire
Et le dédier n'étoit rien:
Mais notre siècle de lumière
Grâce au ciel, change tout en
bien;
Faire un livre aujourd'hui n'est
rien,
Le dédier est une affaire!



Ce qui plaïoit à nos aïeux
 Nous paroît bizarre et sauvage
 Nous rions du vain étalage
 De ces mots menteurs et pom-
 peux
 Qu'entassoit un auteur à gage
 Pour son protecteur orgueilleux.
 Le fade encens n'est plus d'usage
 Chacun fait se connoître mieux,
 Et l'on n'adresse plus d'hommage
 Qu'à sa belle, ou bien à ses dieux.
 Et même en disant qu'on soupire,
 Ah qu'on doit être scrupuleux!
 Charmante EGLÉ, je ferois rire
 Si j'allois *plaindre mon martyre,*
 Et sur-tout *chanter tes beaux*
 yeux

La mode d'aimer est nouvelle:
 On sent les charmes de sa belle,
 On ne compte plus ses appas;

On ne la nomme plus cruelle,
Du moins on le lui dit tout bas ;
On n'écrit plus qu'on est fidelle,
On l'est, et l'on n'en parle pas.

Juge quel est mon embarras !
Je veux te dédier mon livre ;
Oui, mais EGLÉ j'ignore hélas !
Quel chemin ma plume doit
suivre.

Je voudrois te peindre d'un
trait.

Eh bien mettons : A LA PLUS BELLE !
Ah qu'ai-je dit ? A ce portrait
Chacune se reconnoîtroit.
A ces mots seuls, chaque cervelle
Comme étoupe s'enflammeroit ;
Toute femme d'abord croiroit
Que ma dédicace est pour elle.
La plus fière le soutiendrait,

T A B L E.

	Page.
<i>Le Rosier</i>	1
<i>Se le devois ainsi que le précédent . .</i>	6
<i>L'Oeil de vingt trois ans et la Ré-</i> <i>flexion</i>	10
<i>Grands effets, petites causes . .</i>	19
<i>L'Invalide hongrois</i>	29
<i>Tout n'est pas roses, mais tout</i> <i>n'est pas épines</i>	36
<i>L'Hôteffe</i>	43
<i>Il étoit un peu tard, mais il étoit</i> <i>temps</i>	53
<i>La Musique</i>	57
<i>La Visite</i>	67
<i>Le grand Chien et les petits . .</i>	73
<i>Le Vis-à-vis</i>	75
<i>C'est bien peu, mais c'est tout ce</i> <i>que je puis</i>	82

	Page.
<i>La Bibliothèque</i>	89
<i>La Lettre de ma mère</i>	97
<i>Le Chapeau</i>	102
<i>Suffe ciel ! est-il donc des pres- sentimens?</i>	110
<i>La Monarchie et la République</i>	119
<i>Si ce n'étoit pas de l'amour, qu'étoit-ce donc?</i>	121
<i>Le Cabinet d'histoire naturelle</i>	132
<i>Bonté du ciel! . . . Vous me le rendez!</i>	137
<i>Le Coucou</i>	143
<i>Le Poêle et la Cheminée, ou</i>	145
<i>La Table</i>	153
<i>L'Eteignoir</i>	162
<i>La Science universelle</i>	165
<i>Encore un mot . . . Vous deviez vous y attendre</i>	178
<i>Les Ruines</i>	184
<i>Il faut finir</i>	197

e.

89

97

102

110

119

121

132

137

143

145

153

162

165

178

184

177



NOUVEAU
V O Y A G E
AUTOUR DE MA CHAMBRE.

Le rosier.

Quelqu'un que d'ailleurs j'aime et j'estime, disoit l'autre jour devant moi ces propres paroles : „il faut qu'un „homme ait raisonnablement de bêtise, ou que le ciel, lui ait accordé „une terrible dose d'amour propre, „pour travailler sur un sujet déjà „traité.“

A

J'entendis , je ne fus point effrayé et je partis même sur le champ pour aller tracer quelques lignes de ce voyage. En chemin je ne pus m'empêcher de réfléchir sur le peu de mots qui venoient de frapper mon oreille ; est-il donc vrai, dis - je, que le public doit se prévenir contre moi, parce que j'essaie de tirer parti d'un champ qui, déjà défriché par un autre, me paroît fournir de nouvelles ressources ? Mon but est d'amuser, si j'y réussis, quelqu'un a-t-il le droit de me demander compte des moyens que j'ai pris ? Le critique même n'est dans ce moment qu'un compagnon que j'emmène avec moi ; je le fais passer par des sentiers qu'il croyoit avoir déjà suivis ; je lui fais faire une promenade inconnue dans un endroit qu'il s'imaginait connoître, qu'a-t-il à me reprocher ?

Je marchois en disant ces mots, les yeux baissés vers la terre, et j'aurois peut-être fait deux lieues de la sorte, si un timon de charrette qui se rencontra tout à coup à deux doigts de mon estomac, ne m'eût tiré brusquement de ma rêverie. Je m'arrêtai comme par ressort. Mon premier mouvement fut de jeter mes regards autour de moi pour reconnoître où j'étois. Je me trouvai dans une rue assez éloignée de la mienne et justement devant la maison de Madame de de C * * * : au sortir de mon extase mon rayon visuel se porta sur un petit jardin en terrasse que cette même dame possède, et qui n'est séparé de la rue que par une légère grille de fer, qui permet à l'œil curieux de s'y promener à son aise. Le mien fut d'abord frappé par un petit rosier chargé de roses de la plus jolie couleur.

Comme je le considérais encore, Madame de C * * * sortit de son appartement. . . . Chacun est badaud à sa manière, je ne saurois m'empêcher, quand je vois une jolie femme, de m'arrêter pour l'examiner. Elle va au rosier; roses épanouies, roses demi-épanouies, boutons, feuillages, rien n'est épargné par son ciseau destructeur. Elle compose un bouquet et se retire; j'admire ses grâces jusques dans le mouvement qu'elle fit pour fermer la porte vitrée, lorsque je vis Mademoiselle de D * * * sa cousine qui sortoit par un autre côté. Nouvelle jolie femme, nouvelle badauderie de ma part: le même chemin la conduisit au rosier, le même motif la fit y cueillir de quoi fournir à sa parure, la même porte vitrée se referma sur elle et me voilà de nouveau marchant en me parlant à moi-même comme auparavant.

Ce rosier, me dis-je, pourroit bien décider la question dont je m'occupois tout à l'heure. Madame de C*** et Mademoiselle de D*** iront ce soir dans la même société; on admirera la fraîcheur et l'élégance de leurs bouquets sans s'informer, si les roses qui les composent tous deux ont été prises sur le même arbruste. En finissant ces mots, je me trouvai devant ma porte; fier d'avoir fait une comparaison qui me paroissoit ressembler à quelque chose, je franchis en trois sauts les quarante sept marches qui conduisent à ma chambre, et me voilà, la plume à la main, assis à ma table, voyageant tout à mon aise.

*Je le devois ainfi que le
précédent.*

En jetant les yeux sur mon manuscrit, j'y vois avec une certaine satisfaction, qu'il est décoré du titre imposant de voyage, et je m'écrie avec un transport de joie exaltée: Eh quoi parce que Christophe Colomb, et Améric Vêpus furent les premiers qui osèrent pousser leurs courses hardies jusques dans des climats ignorés, ceux qui dans la suite ont porté leurs pas vers les terres découvertes par eux font ils donc des plagiaires? Et moi parce que je voyage dans des contrées que Mr. le Chevalier de X.... O. A. S. D. S. M. S. vient de faire connoître, dois je mériter des reproches?

Fort d'un argument aussi victorieux, je trempe fièrement ma plume jus-

qu'au fond de mon cornet, je la passe devant mes yeux, afin d'en ôter tout ce qui pourrait en émousser la finesse, j'appuie fortement sur chaque caractère qui compose le mot VOYAGE et lorsque j'ai donné à chaque lettre le double de corps et de consistance, je crois avoir répondu à tout. Je me lève, je fais deux ou trois fois le tour de ma chambre et je me rassieds content de penser qu'un homme de bon sens ne peut me traiter que comme il traite les peuples qui sur les pas des Portugais, des Espagnols ont volé à la conquête du nouveau monde.

Si jamais l'homme dont la maxime avoit donné matière à mes réflexions, lit ce chapitre, il sera bien surpris de se trouver *imprimé tout vif*; il le sera bien davantage encore, en voyant que je porte ma cause au tribunal du beau sexe et que c'est là que j'ose



l'accuser. Oui, je le dénonce comme ayant avancé une maxime pernicieuse à l'empire des femmes et à la multiplicité brillante de leurs triomphes. Qui d'entre elles consentiroit à figner, qu'un pays déjà découvert, un sujet traité, une belle adorée, doivent être interdits à tout autre? Eh Monsieur le Penseur, vous ne vous attendiez pas à être conduit là! telle est cependant l'histoire de toutes les disputes de mots.

On a vu maintenant j'espère pourquoi *je devois* ces deux chapitres. *Je les devois* d'abord à Mr. le Chevalier de X. . . . pour lui assurer qu'admirateur d'une production légère, où il a répandu avec profusion des traits de grâces et de finesse à travers une morale aimable, je n'ai pas songé à entrer en concurrence avec lui. Il s'en apercevra sans peine à ce dé-

but, puisque si j'avois été son rival, j'aurois du suivant la coutume de tous les imitateurs, commentateurs, traducteurs, éditeurs etc. dire beaucoup de bien ou beaucoup de mal de son livre. *Je les devois* au Public, parce qu'il aime à connoître le but d'un auteur. *Je les devois* à l'usage, parce qu'un livre doit avoir une préface et que ces deux chapitres en font une, sans en porter le titre toujours malheureux. *Je les devois* à mon libraire, parce que ces Messieurs comptent par feuilles. *Je les devois* à l'homme à la maxime, pour lui prouver, ainsi qu'à tout autre, qu'un mot qu'on croit jeté au hasard porte souvent coup plus qu'on ne pense. *Je les devois* . . . à moi-même, puisque l'histoire du rosier m'a encouragé. *Je les devois* à mon voyage, puisqu'enfin ils en font le premier et le second chapitre.



*L'Oeil de vingt trois ans et la
Réflexion.*

Un de mes amis me prêta l'autre jour le voyage de Mr. le Chevalier de X . . . je le lûs avec intérêt et comme par fois je réfléchis, plusieurs chapitres firent sur moi une impression puissante: mon cœur s'épanouit à l'idée qu'un voyage pareil convenoit parfaitement à ma situation, à mon goût et à ma fortune. Je me plus à trouver en moi beaucoup de rapports avec le voyageur qui m'a précédé. Il étoit aux arrêts quand. il écrivit son livre, j'y ai été mis tout comme un autre; il aimoit à écrire, je n'ai de bonheur qu'une plume à la main; il avoit un lit rose et blanc, le mien est justement de la même couleur.

On rira peut-être des motifs d'idén-

tité qui ont servi à me décider
 mais Monsieur faites - moi le
 plaisir de vous rappeler en ce moment
 les trois quarts des projets que vous
 avez pu former dans votre vie et dites -
 moi, mais bien sincèrement, si la plu-
 part étoient mieux fondés? Mr. le
 Chevalier de X fait une énuméra-
 tion de ceux qu'il engage à voyager
 comme lui: il y comprend les gens
 que leurs moyens pécuniaires empê-
 chent de choisir un autre genre de
 voyage, je suis de ces gens - là! il y
 ajoute ceux qui aiment à agir plus
 en imagination qu'en réalité, je suis
 aussi de ces gens - là! mais il a oublié
 une classe à laquelle sa découverte
 convient beaucoup plus qu'à toute
 autre, c'est celle des Émigrés et certes
 je suis encore de ces gens - là.

Voyager seul est bien ennuyeux!
 Qui prendrai - je pour compagnon?

*La Bête et l'Autre? *)* . . . non; ils doivent être fatigués, c'est ailleurs qu'il faut choisir. . . . On frappe à ma porte, on entre, deux personnages se présentent, ce sont *l'Oeil de vingt trois ans et la Réflexion*. Bon . . . tous les deux je les accepte . . . l'une corrigera les sottises de l'autre qui à son tour me consolera de l'humeur que sa compagne pourra me donner, et si l'un m'entraîne hors du bon chemin, l'autre me retiendra quand je voudrai trop m'en écarter. Écoutons-les donc alternativement, et tâchons de nous gouverner sagement, à l'aide de leurs conseils mitigés. . . . Nos adieux sont faits, nos malles chargées, nous partons . . . hem? plaît-il? . . . Monsieur et Madame, je ne puis vous

*) Personnages du voyage de Mr. le Chev. de X. . . .

entendre tous deux à la fois, parlez l'un après l'autre, s'il vous plaît. Voyons Monsieur, comme le plus jeune, commencez et dites-moi ce qui vous met si fort en colère. — Vous ne voyez pas que cet étourdi — Oh! Madame, il n'est pas poli d'interrompre, laissez le dire et nous verrons ensuite, si ce qu'il dit a le sens commun.

L'Oeil de vingt trois ans prit donc la parole, et commença par se plaindre amèrement de ce qu'à nous trois, nous n'avions pas un seul valet pour nous servir. Il y a tant de choses, disoit-il, qu'il est si dur de faire soi-même, sur-tout lorsqu'on n'y est pas accoutumé et qu'on ne se sent pas né pour cela. La *Réflexion* impatiente alloit l'interrompre encore. Eh! Madame, continua-t-il avec vivacité, trouvez-vous donc si doux d'être obligé de

décrotter soi-même ses bottes et de battre son habit? Ne rougiroit-on pas, si l'on étoit surpris une brosse ou une décrotoire à la main? Je commençois à dire tout bas qu'il jugeoit bien, et je me ressouvins que moi-même une fois j'avois éprouvé ce mouvement de honte qui ne me sembloit point du tout mal placé. Vous n'êtes qu'un sot, répliqua la *Réflexion* en colère; est-ce donc l'opinion qui doit vous guider? Lorsque vous avez tant d'autres privations bien plus pénibles, est-ce d'une semblable vétille que vous devez vous occuper? Si jamais vous étiez surpris, remplissant des fonctions qui vous paroissent indignes de vous, au lieu de rougir, pensez que l'homme qui vous voit, ne doit que vous estimer davantage, en songeant aux motifs qui vous ont porté à faire les sacrifices les plus douloureux, auxquels l'aifance,

la tendresse, et l'amour propre puis-
sent se résoudre.

Frappé de raisons aussi plausibles
je fus forcé de me rendre. Au moins
reprit *l'Œil de vingt trois ans* qui ne
savait plus que dire, si nous n'avons
pas de domestique, nous n'aurons pas
de chien, et si nous sommes privés
des secours d'un *Joannetti*, nous n'au-
rons pas l'ennui d'être assiégés par
les aboyemens d'une *Rosine* *); et
moi j'applaudissois encore étourdiment
à tout cela. Vraiment, Monsieur, dit
la Réflexion, vous m'étonnez! vous
vous réjouissez de manquer d'une des
consolations les plus chères à l'homme
obligé de vivre seul, d'être privé de
la société d'un de ces amis que l'ad-
versité, l'humeur, les bouderies, et
même les mauvais traitemens ne

*) Personnages de Mr. le Chev. de X.

peuvent refroidir, qui vous flattent à l'instant que vous les rebutez, en un mot qui sont les seuls, qui vous chérissent pour vous-même, sans mêler aucune vue d'intérêt ni de calculs à l'attachement qu'ils vous portent! Je ne la laissai pas achever, et il m'échappa un soupir en songeant que le compagnon des jeux de mon enfance, la victime de toutes mes espiégeries, mon souffre douleur, avoit été un de ces pauvres animaux auxquels, hélas, l'homme rend souvent si peu de justice!

Enfin je pars et voici l'ordre de ma route. *L'Oeil de vingt trois ans* comme le plus léger forme l'avant-garde, je marche après lui, et je me hâte de le joindre sitôt qu'il fait quelque découverte: *la Réflexion* moins vive me suit d'aussi près qu'il lui est possible; mais comme sa démarche se trouve souvent rallentie

par des événemens imprévus, *l'Oeil de vingt trois ans* et moi avons le temps de faire bien des bévues avant qu'elle ait pu arriver jusqu'à nous pour nous les montrer. D'ailleurs, l'avouerai-je, j'ai quelquefois la foiblesse de jeter au travers du chemin entre elle et moi tout ce qui se trouve à ma portée, afin de lui barrer le passage et de retarder son arrivée, que souvent je désire et redoute tout à la fois. Cet ordre de marche irrévocablement fixé, nous ne le changerons guères, on fait par de bien tristes exemples ce que l'on gagne à vouloir réformer des abus!

Chaque voyageur qui parcourt un pays nouveau ne manque jamais d'en donner la carte à son lecteur; je ne veux pas me soustraire à cet usage si utile et si conséquent. Je lui dirai donc que ma chambre n'est ni petite ni grande, qu'elle a deux fenêtres,

dont l'une est ouverte à l'Est et l'autre à l'Ouest, de manière qu'il s'en faut bien peu que je ne puisse dire comme sa Majesté Catholique: le soleil se lève pour une partie de mes états, quand il se couche pour l'autre. Mon ameublement consiste en une table, une petite armoire, une commode et quatre chaises; si je ne suis pas sage c'est ma faute, je possède déjà l'un des premiers degrés de la philosophie, puisque j'ai la médiocrité. On apercevra sans peine que ceci est une des maximes de mon arrière-garde et que l'avant-garde étoit déjà bien loin, quand cette phrase est sortie ma plume.

Grands effets, petites causes.

„Affommant compagnon de mes
„pénibles marches, toi qui loin de
„m'aider à supporter l'ennui de mes
„voyages, ne fis jamais qu'en aug-
„menter les fatigues, toi dont la
„société m'attira si souvent les
„rebutés des gens à cheval et à voi-
„ture, toi qui me fis regarder tant
„de fois comme un vagabond, toi qui
„fus cause qu'on me ferma au nez
„tant de portes de villes et d'auberges,
„toi qui!!!!!!

Il est temps d'apprendre au lecteur,
s'il ne l'a pas déjà deviné, que c'est à
mon havresac que cette apostrophe s'a-
dresse. Nous avons commencé notre
voyage en partant de la fenêtre ou-
verte à l'Orient, et nous suivons la
muraille pour arriver à la porte qui
se trouve justement au milieu. Avant

d'y parvenir, on rencontre un grand clou, qui soutient ce fardeau que mes épaules ont porté si souvent, en un mot, c'est là que réside mon modeste havresac, non pas avec cet embonpoint trompeur que lui donnent dans mes jours de courses forcées quatre vieilles chemises, et deux ou trois porte-feuilles, qui joints à trois gilets hélas, malheureusement passés de mode et à deux cravattes *et demie* remplissent les contours de ce petit édifice; le tout s'ajuste proprement sur mon dos avec deux courroies, et je puis dire alors ce que disoit *Bias*. Deux guêtres jadis noires se collent à mes jambes, un vieux jonc éraillé arme ma main droite, et puis: fouette cocher. . . . Ah! Messieurs, pardonnez, je me croyois encore Seigneur de paroisse, j'allois même demander à mes gens quel étoit ce saquin qui

se trouvoit sur mon passage, et qui arrêtoit la vélocité de ma course: déjà par mon ordre mon cocher alloit le toiser de son fouet, lorsque je me suis aperçu que ce faquin-là c'étoit moi-même.

Je me suis pour lors ressouvenu que mes chevaux étoient à la Réquisition, mon cocher Lieutenant-colonel dans le sixième bataillon de mon département, mes laquais à vociférer à tant par jour dans les tribunes, et moi à me traîner dans les boues de l'Allemagne. Des bras me sont tombés, ma morgue a disparu, et je me suis hâté de me jeter dans un tas de crottes pour éviter d'être renversé dans un fossé plein d'eau qui, pour être plus profond, ne pouvoit être ni plus fangeux, ni plus désagréable. Au moment où j'ai songé si à propos que je n'avois plus d'équipage, j'étois

pressé par un *Extrapost* *) chargé d'un courrier de dépêches. Les chevaux étoient abandonnés à leur bonne foi, le postillon suivoit à pied, il fUMOIT, le courrier dormoit, les pacifiques bêtes traînoient machinalement la voiture, je révois à l'avenir sans m'attacher au présent, le cortège qui me suivoit révoit au présent sans s'attacher à l'avenir, aucun de nous ne fONGEOIT à dévier de sa ligne directe, et il arriva ce qu'en pareil cas il arrive, faute de s'entendre, ou de s'aider; le char s'embourba dans l'ornière, je m'enfonçai jusqu'aux oreilles dans la boue et mes pauvres guêtres! ah! que d'ouvrage ce soir en arrivant à l'hôtel encore? ô ma mémoire où êtes-vous

*) Voiture de poste allemande.

donc? c'est au cabaret qu'il faut dire.

L'Oeil de vingt trois ans qui n'avoit pas oublié ces petits désagrémens jeta sur mon pauvre havresac un regard de dédain et passa sans s'arrêter: quant à moi, croyant me venger par là de tout ce qu'il m'avoit fait souffrir, je ne pus me défendre d'un petit mouvement d'aigreur. Je fis halte et je lui adressai l'apostrophe qui commence le chapitre; *la Réflexion* me joignit bientôt et m'interrompit précisément où je me suis arrêté. Je voulus d'abord lui faire quelques reproches de ce qu'elle s'opposoit au ressentiment le plus juste et le mieux fondé; elle me rappela certaine histoire que je devois à ce même havresac, je me défendis, elle insista, *l'Oeil de vingt trois ans* qui nous entendit revint sur ses pas, et prétendit se mêler de la

discussion — Madame vous souvenez-vous de cette petite ville ? — Oui, Monsieur, je m'en souviens, mais parce que vous y avez rencontré dans deux ou trois personnes une fierté fôtte et déplacée, . . . conclurez-vous de-là . . . ? — Oui, Madame, j'en conclus — Eh quoi Monsieur — Qu'un galant homme — Mais Monsieur, songez donc La dispute s'échauffoit, *l'Oeil de vingt trois ans* plus revêche qu'à l'ordinaire ne vouloit pas céder; pourquoi lecteur? C'est que dans ce combat il s'agissoit de son amour propre blessé; et si depuis le vieux sage qui habite un désert, jusqu'à l'enfant qui ne fait bien que lorsqu'il croit être loué, tout est conduit par l'amour propre; quelle influence, quelle force n'a pas ce ressort puissant sur *l'Oeil de vingt trois ans*, encore au printemps de la

vie et à l'époque de la fève des passions. Quant à moi qui d'une oreille presque tranquille les écoutois tous deux, je vais vous mettre au fait et vous jugerez.

La petite ville dont il s'agit avoit été le lieu de mon séjour dans un temps où, possédant encore quelques louis échappés à la voracité de l'Émigration, je suivois la mode et me livrais à la société. Reçu parfaitement dans une des maisons, les plus marquantes; j'y avois trouvé mille agrémens réunis, et pour les *détailler* tous par un seul mot, j'y étois devenu amoureux. Le moment de partir arriva dans le fort de l'accès de ma belle passion. Qu'on se figure l'abondance des larmes, le pathétique des adieux je devois en mourir, et j'en mourus comme ma belle comme les femmes qu'une infidélité réduit

au désespoir. Mourir de douleur est au nombre de ces spéculations brillantes qui ne séduisent que jusqu'au moment de l'exécution.

Quelques mois après cette cruelle séparation, je passai devant une maison de campagne, appartenante au père de la dame de mes pensées; mais j'y passai à pied et le havresac sur le dos. Je volois pour arriver; l'Amour ne fut jamais si ardent, Zéphire ne fut jamais si rapide, mais l'un et l'autre ne furent jamais si crottés. J'entre dans les cours, plein de souvenirs et d'espoir, je me flatte comme Don Quichotte que le cor d'un nain doit annoncer mon arrivée. Les valets me regardent diagonalement, les chiens me menacent, et me poursuivent, les servantes m'observent; j'avance cependant d'un air conquérant les yeux fixés en avant sur tout ce qui frappe

ma vue, je cherche à deviner la cause de cette réception, tandis que c'est derrière moi qu'est attaché le mot de l'énigme. Je demande *Monsieur* à un valet de chambre, il me regarde à peine; je somme un laquais de m'annoncer chez *Madame*, il me toise de la tête aux pieds; je rencontre la femme de chambre de *Mademoiselle*: oh! dis-je, celle-là me reconnoitra, elle se souviendra j'approche d'elle d'un air caressant, je lui parle de sa maîtresse, elle me répond presque sur le même ton que jadis. Rassuré, transporté de joie je me mets d'abord à lui peindre ma tendresse; trop expressif dans mes démonstrations, je gesticule, je m'agite tout à coup je m'aperçois que je suis seul et que je ne parle plus qu'à l'écho: hélas! c'est que la foubrette ne m'avoit vu d'abord que par devant et qu'un geste,

un malheureux geste, venoit de me montrer à découvert! —

Comme un escargot, traînant partout ma coquille, je traverse les jardins, j'y trouve *Monsieur* et *Madame*, je les aborde; la réception d'un Ambassadeur, ne se fait pas avec plus de froideur et de dignité. L'audience fut courte, je les abandonnai bien vite et la rage dans le cœur, je hâtois le pas pour sortir, quand au détour d'une allée, j'aperçus sous un petit cabinet de feuillage *Mademoiselle* qui rêvoit C'est peut-être à moi, pensai-je en me souvenant que sous ce même berceau. . . . Déjà j'étois près d'elle, j'invoquois l'amour, un regard de mépris m'annonça que la divinité ne m'étoit plus favorable, une porte étoit ouverte à deux pas de moi, elle donnoit sur la route, je la franchis, et je fis quatre lieues de suite sans

retourner la tête — A mon tour s'écria *la Réflexion* et ce même havresac — Mais *Madame*, ce chapitre est déjà bien long ! — Soit, *Monsieur*, ce sera pour le suivant. —

L'invalides hongrois.

Après avoir été le secrétaire de *l'Oeil de vingt trois ans*, je prends ma plume pour être celui de *la Réflexion*, et voici ce que j'écris sous sa dictée.

Dans un de mes voyages, non pas autour de ma chambre, j'arrivai l'après-midi dans un village ; j'étois fatigué, j'avois chaud, j'allai droit au cabaret. J'entrai dans la chambre, elle étoit pleine de payfans jouant flegmatiquement aux cartes, fumant

méthodiquement leur pipe et buvant périodiquement trois gorgées d'un verre de bière qui étoit devant eux. Sitôt que je me montrai, un enfant de sept à huit ans, du ton que prend un mouffe perché au haut d'une hune s'écria : *Franzos!* A ce feul mot tous les yeux se levèrent, toutes les cartes tombèrent des mains, toutes les pipes s'échappèrent des bouches qui restèrent béantes. Amour propre, amour propre! je pris d'abord la curiosité de ces bonnes gens pour de l'admiration, et je n'étois pour eux que ce que sont les bêtes étrangères de la foire St. Germain pour les badauds de Paris.

J'allai m'asseoir au fond de la chambre près d'un vieux soldat qui avoit la médaille et qui étoit estropié d'un bras. Me voyant un reste d'uniforme, il m'ôta son chapeau, je lui rendis son

salut et mes yeux s'arrêtèrent un moment sur lui. Les marques vénérables d'un courage éprouvé, des cheveux blancs arrangés encore avec le soin et la simplicité militaires, un air de candeur, de sérénité répandu sur son visage, des yeux où l'âge n'avoit pu éteindre une certaine fermeté mâle, m'inspirèrent d'abord ce respect qui part du cœur, sans être à charge à la vanité.

Cependant tous les spectateurs étonnés ne pouvoient se lasser de me regarder ; je hasardai quelques mots allemands, je les prononçai comme un Français, le prestige s'évanouit et tous mes admirateurs se mirent à rire. Le vieux soldat fut le seul qui ne rit pas ; il essaya de me parler latin, je me ressouvenois encore d'avoir été au collège et la conversation s'engagea. Tout en causant il voulut me forcer à

prendre ma part d'un verre d'eau de vie dont il avoit déjà bu la moitié. . . .
 . . . Gens délicats et sensuels, la seule idée vous dégoûte, vous eussiez reçu ses instances avec dédain, il m'en coûta de le refuser, mon cœur me reproche encore une sotte répugnance mais je suis Français et j'ai été élevé comme vous!

Son premier soin avoit été de me demander où j'allois, d'où je venois, il s'informa ensuite dans quel Régiment j'avois servi, je satisfis sa curiosité et je lui appris que j'étois officier et gentilhomme. Brave Hongrois! Comme son visage s'anima! avec quelle respectueuse simplicité il me demanda pardon de m'avoir méconnu! il me fallut presque employer la force pour lui faire remettre son chapeau; en un mot l'esprit de subordination auquel il étoit accoutumé

lui rappela tout ce qu'il croyoit devoir à mon caractère et à mon état.

Les payfans surpris de ce changement subit le questionnèrent; il leur répondit avec une sorte d'enthousiasme: c'est un officier! Habités à ne juger que par l'extérieur, les épais villageois ne pouvoient ajuster sur la figure d'un homme à pied chargé d'un sac, un titre qu'ils n'avoient vu porter jusqu'alors que par des gens au moins dans l'aisance, et mon nouveau grade ne fit aucune impression sur eux. J'appelai l'hôte, mon vieux invalide prit lui-même dans ma bourse ce qu'il falloit pour payer ma dépense: mon compte réglé je voulus endosser le havresac, il se jeta dessus, s'en chargea avec respect et me dit que si je le permettois il auroit l'honneur de m'accompagner jusqu'au prochain village. J'eus beau m'en défendre il

fallut y consentir; en chemin il me fit plusieurs questions sur cette longue chaîne de malheurs qui nous avoit réduits à une situation si déplorable. Quelle surprise il montrait à chaque événement que je lui racontois! et lorsque je vins à lui parler de l'assassinat de la fille de MARIE THÉRÈSE, je le vis effuyer une larme qui sillonnoit péniblement ses joues ridées; mes paupières s'humectèrent, et nous fumes long-temps sans parler.
O France c'étoit pourtant ainsi que jadis tes rois étoient aimés!

Nous arrivâmes au village, mon guide me conduisit à la meilleure auberge; il eut beau m'annoncer pour un officier, l'hôte me regarda du même oeil que les payfans du cabaret à bière. Ne voyant en moi qu'un piéton qui venoit dépenser chez lui quelques Kreuzers, il me fit entrer dans une

de ces grandes salles, où une table et un lit de paille communs établissent beaucoup mieux l'égalité que mille décrets brillans n'ont pu le faire. Mon brave Hongrois vint prendre congé de moi; en me remerciant de l'honneur que je lui avois fait, il voulut. . . me baiser la main, je l'embrassai avec un transport qui n'exprimoit encore que bien foiblement ce que je sentoie. Sa figure me disoit si bien que lui offrir de l'argent c'eût été l'offenser, que je l'engageai à souper avec moi, il se refusa à toutes mes instances, et me quitta après m'avoir répété mille fois combien il regrettoit que son âge ne lui permit pas de m'accompagner plus loin encore.

Il marchoit, en s'éloignant, je le regardois, mon cœur attristé de cette séparation sembloit encore me

demander quelque chose; je me précipitai après lui; je le joignis, je le suppliai, de me permettre de couper un petit morceau du ruban qui attacheoit sa médaille; mes ciseaux étoient tirés, il me regarda faire, il sourit, nous nous ferrâmes la main, il partit, et je ne l'ai plus revu.

*Tout n'est pas roses, mais tout
n'est pas épines.*

Je soupai de bon appétit et je me couchai sur un lit de paille — un lit de paille! — oui un lit de paille! . . . A combien de merveilleux, de jolies femmes ce mot seul a déjà fait soulever les épaules, et sourire d'un air de dédain! Eh Messieurs! Eh Mesdames, vous ne savez pas

ce que vous méprifez, le bon Morphée a ses dédommagemens secrets et chaque soir, lorsqu'il distribue à chaque songe ses ordres pour la nuit qui va suivre, c'est vers les alcoves à rideaux de taffetas, vers les couffins d'édredon qu'il détache ceux qui font habillés de noir, de brun, de diable enrhumé, tandis que ceux qui portent une livrée couleur de rose ou vert-pomme s'envolent en foule vers ces mêmes lits de paille que vous dédaignez.

Oui, charmante Cloris, tandis que voluptueusement enfoncée dans un duvet flexible et délicat, vos paupières appellent un sommeil entrecoupé qui ne les ferme qu'à demi, votre cœur palpite, votre sein se gonfle, votre respiration se presse, et pourquoi ?
 . . . Un des sombres envoyés du dieu dont nous parlions tout à l'heure,

D

vous présente une glace, hélas, beaucoup trop fidelle ! Vous y reconnoissez d'un côté l'amant auquel vous en avez immolé dix autres, vous vous rappelez tous les petits sacrifices répétés que votre vanité a dû faire, et vous voyez l'ingrat qui va jurer à une rivale cet amour frivole auquel vous attachiez tant de prix. Vous découvrez un peu plus loin, une femme qui débute, elle possède mille charmes que l'œil jaloux a plus vite comptés, que l'œil amoureux ne les a sentis, vous êtes forcée d'avouer sa supériorité; mais comme tous ces petits combats ne peuvent se faire sans effort, vos nerfs susceptibles et irritables s'agacent, la contraction vous éveille,

Le tableau qui vient de vous frapper, se représente, vous savez bien que c'est un rêve, mais vous savez en même temps que demain ce rêve peut

se réalifer, et vous vous renfoncez avec humeur, pour tâcher de rattrapper un sommeil qui vous fuit, ou qui ne se rend à vos vœux que pour vous tourmenter encore.

Au contraire, à peine suis-je sur ma paille, que mon esprit cherche à se dédommager des jouissances que mon corps ne peut savourer. Ma couche est un peu dure, mais mille tableaux qui se succèdent avec rapidité me le font bien vite oublier. Le sommeil vient sans se faire prier, sans se faire attendre, mes yeux se ferment, ma couche s'affouplit, ma paille disparoît, et l'imagination me transporte dans un nouvel univers.
Où suis-je ? Mes regards étonnés croient retrouver encore des objets qui jadis oui, ces chèvre-feuilles éntrelassés, ces jasmins touffus, ce berceau de myrthes, tout me

dit que c'est ici que la jeune *Aurore* m'attendoit chaque jour Plus belle, plus fraîche que l'amante de *Titon*, la mienne s'avance, elle m'aperçoit, le doux incarnat du plaisir vient colorer ses joues, elle voudroit s'excuser d'arriver la dernière, puis-je l'écouter? ce sont des momens perdus pour l'amour. Eh le connoissons-nous seulement? Nous avons à peine quinze ans, nos jeunes cœurs suivent un penchant indéfinissable dont une timidité novice arrête encore les vives émotions. Nous ne pouvons dire, *j'aime*, sans crainte; nous ne pouvons dire, *je t'aime*, sans rougir; ma main tremble en pressant celle d'*Aurore*, *Aurore* baïsse les yeux en me rendant à demi mes caresses; mon bras craintif hésite vingt fois avant d'oser entourer sa taille souple et légère, elle voit mon embarras, elle ne fait que le

plaindre : nos yeux seuls , plus hardis
 que nous se rencontrent , se fixent ,
 s'interrogent Ah ! qu'alors leur
 langage est éloquent ! nous les por-
 tons de concert vers le ciel , nous
 semblons invoquer l'Amour , et lui de-
 mander de secourir notre inexpérience ;
 le dieu sourit à nos vœux ingénus , il
 part , il s'envole et nous allons enfin
 le connoître.

Plus confiante aujourd'hui qu'hier,
Aurore laisse mollement reposer sur
 mon épaule sa tête charmante ; les
 longues boucles de ses cheveux sont
 humectées de larmes brûlantes que le
 plaisir me fait verser ; mon cœur agité
 bat sur son sein qui palpite , nos bras
 entrelassés forment la plus douce , la
 plus forte des chaînes , nos bouches
 eh qu'auroient-elles à dire ?
 La tendre pression de nos cœurs se
 fait assez comprendre. Deux colombes



s'abattent à nos pieds, nous sommes témoins de leurs transports, nous contemplons leurs caresses, l'Amour paroît en cet instant: *Jeunes amans voilà vos modèles*, il dit, il nous couvre de ses ailes, et déjà les colombes sont moins heureuses que nous.

Réveil importun, pourquoi viens-tu m'arracher à ces délices? mais ce réveil, Cloris, c'est le réveil du bonheur, il ne me laisse point de souvenirs amers, je ne retrouve après lui que des désirs, et le désir quand il n'est pas satisfait, est peut-être plus flatteur que la jouissance même.

L'Hôteſſe.

Il ne ſe trouve plus rien de remarquable juſqu'à la porte. Nous y arrivons et la *Réflexion* qui ne marche pas vite, me force de m'arrêter encore. Pour me dédommager de ce retard, elle me rappelle que par cette même porte eſt entrée, il y a environ fix mois, une femme dont le ſouvenir reſtera éternellement dans ma mémoire. Que *l'Oeil de vingt trois ans* trop léger pour ſe captiver auſſi long - temps, aille fredonner à la fenêtre, et vous lecteur ſenſible, faites halte un moment avec nous.

Figurez - vous une petite femme courté et ronde, un viſage animé, un nez plein de tabac, un menton à triple étage, une éternelle peliſſe d'indienne

raccommodée en vingt endroits ; donnez à ce personnage grotesque un bavardage tel qu'il n'en fut jamais , et vous aurez le portrait de mon hôtesse. Un coup d'œil pour le physique, un quart d'heure pour le moral suffisoient pour la connoître, et le soir du premier jour, j'en favois autant que trois mois après. Elle entroit vingt fois chaque matinée dans ma chambre sans frapper, sans s'inquiéter si j'étois occupé ou non, s'établissoit commodément dans un fauteuil, et là, malgré mes signes d'impatience, me parloit impitoyablement du dernier boisseau de bled qu'elle avoit donné à moudre, du dernier œuf que sa poule avoit couvé : puis c'étoit le voisin qui avoit acheté un habit bleu quoiqu'elle lui eût représenté, qu'en temps de guerre les soldats pouvoient venir, et que les habits bleus feroient les

premiers pris. Avois - je envie de fortir? elle m'arrêtoit un demi - quart d'heure pour medire de prendre garde au temps , que son almanach annonçoit de l'orage. Me trouvoit - elle avec quelqu'un? je n'étois pas davantage à l'abri de ses poursuites, elle me demandoit devant lui son nom, son état, ce qu'il faisoit, ce qu'il vouloit faire. . . . Un juge, un inquisiteur, un désœuvré, un . . . n'ont jamais fait tant de questions.

— Il y a une chose que j'ai remarquée, me dit - elle un jour, il faut que je vous la dise, car je ne saurois rien garder sur mon cœur, moi: pourquoi donc est - ce que vous ne déjeunez pas? — Parce que j'y suis habitué, dès mon enfance. — Mais savez-vous bien que cela ne vaut rien, mais rien du tout, et l'on a vu des choses oh des choses!

Quoi vous ne prenez point de café? —
Jamais. — Comment est-ce qu'on
peut rester ainsi toute une matinée
par exemple? Se passer de café, ne
point prendre de thé! c'est inconce-
vable. . . . Point de thé, point
de café! croyez-moi vous avez grand
tort, quand on est jeune, je vous l'ai
déjà dit, cette vie-là ne vaut rien
pour la santé. — Je me porte cepen-
dant fort bien. — Oui mais c'est que
cela peut ne pas toujours durer, on
ne fait pas ce qui arrive, et puis à
votre âge. . . . Tenez, il y avoit
comme cela une jeune Demoiselle qui
demeuroit auprès de chez mon père,
je crois que c'étoit . . . attendez,
la quatrième . . . non, la troisième
maison à gauche du même côté de la
rue, elle ne vouloit jamais déjeuner
aussi. . . . Je vous disois donc que
cette Demoiselle . . . Ici je mis

tant d'adresse et d'opiniâtreté à l'interrompre, que mon insupportable bavarde se leva, et ouvrit la porte. — Elle étoit tout de même cette Demoiselle dont je vous parlois, elle ne vouloit absolument rien prendre . . . son père étoit Conseiller, non c'est Forestier que je veux dire. Depuis long - temps je ne l'écoutois plus, j'avois repris ma plume et j'écrivois. Vous avez tort répéta - t - elle en fermant la porte, et il vous arrivera tout comme à cette Demoiselle.

Ce dialogue - là, lecteur, nous le recommencions au moins une fois tous les jours; l'histoire de la Demoiselle revenoit constamment s'y glisser, je la détournois chaque fois, chaque fois elle la reprenoit. Un matin plus empressée, plus caressante, plus parlante encore qu'à l'ordinaire, s'il est

possible, je la vis entrer et s'établir : ces bonnes dispositions me firent frissonner. Après m'avoir renouvelé quelques petites anecdotes qu'elle ne m'avoit encore racontées qu'une vingtaine de fois, elle entama la question si souvent agitée. — Mon dieu, j'ai songé à vous tout hier au soir, et puis cette nuit je me suis réveillée, il étoit onze heures à peu près, non minuit venoit de sonner; je me suis dit, mais pourquoi donc est-ce que ce jeune homme ne déjeune pas? — Je vous ai répété mille fois que je ne suis pas dans cet usage. — Vous avez tort, mais très-grand tort, et pour en revenir à cette Demoiselle dont je vous parlois, elle disoit tout de même, puis voilà qu'un beau jour la pauvre fille. . . . — Que m'importe, si cette habitude-là me convient, dis-je en tournant la tête d'un

autre côté? — C'est justement ce qu'elle répondoit, quand on lui représentoit que tout le monde déjeune et que c'est une singularité — Eh! morbleu, interrompis-je en colère, ce n'est pas chez moi singularité! — Oh! mais c'est donc autre chose. . . . — Autre chose ou non, répliquai-je en me levant avec la dernière impatience, il me semble J'allois la brusquer, je me retins, je me rassis et je croisai les bras sur ma poitrine, dans l'attitude d'un homme qui fait effort pour se résigner. — Il y a bien long-temps que vous êtes sorti de France? Je me taisois de peur d'éclater. — Il y a bien long-temps n'est-ce pas? — Que Diable cela fait-il à mon déjeuner? Encore une question et j'allois sortir! . . . — Cela fait toujours quelque chose, parce qu'enfin voyez-vous, quand on est loin



dé sa famille je le fais bien moi, j'avois un frère . . . le pauvre garçon! il avoit couru long-temps le pays étranger, il m'a dit souvent que lorsqu'on n'est plus chez soi c'est qu'on a beau faire, ça ne peut pas toujours durer. En disant ces mots elle s'approchoit davantage de moi, elle allongeoit son bras, l'appuyoit sur ma chaise, et ses doigts pleins de tabac chiffonnoient mon mouchoir qui étoit posé sur la table: qu'on juge si ce geste-là me plaisoit! — Oui, malheureusement ça ne dure pas toujours, et puis ensuite on n'ose pas le dire, on aime mieux se passer si jeune cependant! enfin c'est toujours mal fait que de se taire, c'est croire qu'il n'y a pas de bonnes gens. Dam! c'est tout simple, on est né riche, on étoit fier, on devient pauvre.

A ce mot elle s'arrêta, nous gardâmes le silence, elle d'embarras, moi d'étonnement: je la regardai. . . . Ah comme la sensibilité fait parer l'objet le plus difforme! Ennui, colère, impatience tout fut oublié. Elle avoit l'air si franche, si bonne, si touchée!

.

Elle avoit vu mon premier regard, il avoit porté coup, elle effayoit de *retirer*, pour ainsi dire, une expression qui sembloit m'avoir déplu; la maladresse de ses excuses prouvoit la simplicité de son cœur. Par hasard je dérangeai le mouchoir, je découvris

Généreuse femme! elle avoit glissé dessous deux écus! Je fis le mouvement d'un homme offensé, elle balbutia, je rougis, puis je rougis d'avoir rougi: ah! combien je me reprochai le dernier transport de ma vanité choquée! Je saisis les



deux pièces avec l'émotion la plus vive, je les lui présentai d'une main tremblante, elle refusoit de les reprendre, je pressai, elle insista, j'ouvris ma bourse, je la lui montrai encore bien garnie et lui demandai seulement de permettre que j'échangeasse un de ces deux écus; elle y consentit, je le contemplai un instant, je le ferrai dans ma poche et je ne m'en séparerai jamais!

*Il étoit un peu tard, mais il
étoit temps.*

*L'Oeil de vingt trois ans nous at-
tendoit à la fenêtre ; Madame de P***
a refermé la sienne, il vient nous re-
trouver. . . . Peste soit de l'étourdi !
Voyant que la *Reflexion* et moi vous
avons conté une histoire, il veut aussi
vous en donner une où il joua le prin-
cipal rôle. Nous avons beau faire,
beau vouloir l'arrêter, la *scribendi
sacra famas* s'est emparée de lui, et
l'on fait, s'il fut un furieux plus diffi-
cile à retenir que quelqu'un qui en
est possédé. D'ailleurs ma plume,
semblable, à ces gens sans caractère
qui, pourvu qu'on les emploie, se sou-
cient fort peu de servir le premier
venu, est déjà de moitié avec lui, et se*

précipite sur le papier pour y semer tout ce qu'il voudra lui dicter. La *Réflexion* se fâche, jure qu'elle va se boucher les oreilles: par *décorum* je promets d'en faire autant; mais il pourroit bien en être de moi, comme de ces jeunes filles qui mettent leur éventail sur leurs yeux; l'éventail est à jour, et un regard en coulisse le voile que je mets sur mon oreille est léger et le moindre vent . . . enfin il en arrivera ce qui pourra.

Mon hôtesse depuis la scène que j'ai rapportée, redoubla d'attentions pour moi; à mon tour, j'ajoutai une dose considérable d'intérêt à la déférence que j'avois pour elle; mais voyez comme souvent même en ayant de bonnes intentions, on se trouve entraîné presque sans s'en douter! J'entrois plus souvent chez la bonne femme, et par conséquent j'avois plus

d'occasions de remarquer qu'elle avoit une nièce, et de plus une nièce jolie. De son côté, la jeune personne fit plus d'attention à moi; nous nous surprenions sans cesse à nous regarder mutuellement. A l'âge que nous avions tous deux, on ne reste pas en si beau chemin, de manière que la nièce entra bientôt pour les trois quarts dans les visites que je faisois à la tante: elle ne s'y trompa pas (la nièce, s'il vous plaît) et . . . et elle m'en tint compte.

La bonne tante avoit pris l'habitude de m'apporter presque tous les jours des fruits de son petit jardin: un beau matin. . . . Oui, beau, dit la *Réflexion*, en effet c'est un brillant exploit que vous allez raconter! Ah! lecteur, elle nous écoutoit! Un beau matin donc, reprend *l'Oeil de vingt trois ans* qui ne se déconcerte pas et

qui tient à son épithète, au lieu de la tante je vois entrer la nièce. Dire que je fus fâché de cette visite, ce seroit mentir; je me levai, je regardai la jeune fille, nous commençâmes par rire, nous en vinmes bientôt à ne faire que sourire, puis à rougir, puis à soupirer, *l'Oeil de vingt trois ans* vint me souffler à l'oreille que nous étions seuls, lui-même il ferma la porte, la *Réflexion* étoit restée à ma table qui étoit assez éloignée, elle étoit enfoncée dans mes paperasses, le bruit de la porte lui fit lever la tête, elle nous vit, elle se leva à la hâte pour accourir, . . . je jetai au devant d'elle la première chose que je rencontrai, tout en essayant de s'en débarrasser, elle me rappelait l'histoire de la bonne hôtesse je voulois faire la fourde oreille elle crioit plus fort, elle

arriva, je l'entendis il étoit un
peu tard, mais il étoit temps. . . .

La Musique.

Nous nous remettons en route.

Après avoir passé la porte, on rencontre un pupitre chargé de musique et quelques tablettes où reposent deux ou trois mauvais instrumens que je fatigue tour à tour, et j'en conviens, pour le malheur de mes pauvres voisins : mais enfin tout en les plaignant, je leur demande à eux-mêmes s'il ne me faut pas un délassement. *Une corde toujours tendue se rompt bien vite*; c'est ce que me prouve de temps en temps mon violon.

J'ai lû dans Mr. le Chevalier de X . . . le parallèle qu'il établit entre



la musique et la peinture. Musicien zélé, je ne saurois m'empêcher de croire que sa balance n'est pas égale; la peinture est du côté du marchand; Certes je rends l'hommage que je dois à l'art des *Titiens*, des *Rubens*, mais la musique, l'harmonie, la douce mélodie On s'imagine peut-être déjà entendre la dispute du maître à danser et du maître d'armes de *Mr. Jourdain*, à la bonne heure, riez, mais écoutez.

La musique et la peinture sont deux arts d'imitation; leur but est également de représenter la nature; l'une emploie des sons, l'autre des couleurs. J'avoue que la peinture a sur la musique l'avantage d'offrir toujours le même objet sans avoir besoin d'autre secours que d'elle; au lieu que *Gluck* exécuté par un mauvais musicien, par moi par exemple, cesse vraiment d'être

Gluck
trac
qu'
la n
affe
succ
que
ceve
Vir
ceat
drin
larn
grès
l'en
tion
péri
tern
sion
la t
fes
conf
des

Gluck; mais aussi la peinture ne retrace qu'une action, ne fait naître qu'un sentiment à la fois, au lieu que la musique émeut ensemble toutes les affections, ou du moins les attaque successivement avec tant de rapidité, que l'ame n'a pas le temps de s'apercevoir des chemins différens que le Virtuose lui fait parcourir. Tel morceau qui commence par vous attendrir, par vous faire verser de douces larmes, les essuyera bientôt par degrés; il vous menera à la gaité par l'enchaînement heureux des transitions habiles qu'emploiera l'artiste expérimenté qui possédera son art: le terrible, le sublime, le tendre, le passionné, l'amour, la jalousie, la joie, la tristesse, naîtront tour à tour, sous ses doigts, ils s'y combattront, ils s'y confondront, ils prendront à son gré des nuances plus douces ou plus

marquées qui s'imprimeront de même dans notre ame avec plus ou moins de force. Nos cœurs devenus, pour ainsi dire, l'instrument dont le musicien joue, sentiront tous ses mouvemens; c'est sur eux que l'archet déploiera ces grands coups qui enfantent les sensations; ils seront l'écho des sons qui les frappent avec tant d'énergie. Le sublime *Enharmonique* Ah! pardon, Madame, j'en étois bien promis de ne pas employer de mots techniques, mais je suis compositeur, et quoique la chatte devienne femme souvenez-vous de ce que nous dit le bon *la Fontaine*.

La peinture produit à la fois tout son effet; l'émotion qu'elle cause peut en s'apaisant prendre un caractère plus soutenu, plus prononcé, mais elle ne changera pas de nature. Un tableau triste fera toujours pleurer.

une caricature donnera toujours envie de rire. Tant mieux, diront quelques raisonneurs, je n'aime point à être promené de sentimens en sentimens, et le rire qu'on arrache à mes lèvres, tandis que mes yeux sont encore humides, n'a aucune douceur pour moi. Eh! Messieurs, ne savez-vous donc pas que la sensibilité toujours tendue vers le même objet est comme tout le reste. Rappelez-vous des cordes de mon pauvre violon.

La peinture ne frappe que les yeux. — La musique ne frappe que les oreilles, m'a déjà répondu le peintre qui croit par là m'effrayer. Demandons aux jolies femmes quel est le vrai chemin du cœur, un poète l'a déjà dit avant moi, et ce poète les avoit sans doute consultées. Un grand argument que l'on emploie contre *ma partie*, c'est qu'elle est un objet de

mode et qu'on change de genre de musique comme de rubans, au lieu qu'un tableau fini est admirable dans tous les temps.

Si vous me parlez des roulades, des coups de gosier, et de toutes ces choses qui ne sont qu'un accessoire, j'avoue qu'ils peuvent vieillir de même que les costumes d'un morceau d'histoire; mais un air vraiment et consciencieusement beau, est et sera toujours beau. Dans cent ans, eût-on changé cent fois de goût, s'il se trouve encore des ames capables d'en apprécier les beautés et des musiciens assez habiles pour les bien rendre, les *Iphigénies*, *Oedipe à Colone* et tant d'autres chefs-d'œuvre feront frémir et pleurer comme aujourd'hui. Airs si anciens et si touchans, ce charme inconnu auquel on ne peut résister en vous écoutant, prouve bien en ma

faveur! Mon ame s'exalte et répète avec délices le nom du bon *Henri* lorsque j'entends : *Charmante Gabrielle*. . . . Je prends une flûte, mes doigts conduits par une douce mélancolie jouent d'eux-mêmes : *O ma tendre Musette*, mon cœur se gonfle, mes yeux deviennent humides, un soupir entrecoupé m'échappe en songeant à mes premières amours, et l'instrument me tombe des mains. . .

. . . Amante si tendre et si désolée, je partage tes tourmens, tes inquiétudes, lorsque d'une voix plaintive et mourante tu chantes : *Je l'ai planté, je l'ai vu naître*; un pouvoir irrésistible m'entraîne, je voudrais voler sur les pas de ton amant fugitif et le ramener dans tes bras.

Voyons maintenant lequel de ces deux arts offre le plus d'agrémens à celui qui les cultive. — Je ne suis



jamais seul quand je peins, dites-vous.

— Me croyez-vous donc seul quand je compose ? Mon imagination se figure et l'orchestre qui exécute mon morceau, et le public qui me *fait l'honneur* de l'écouter. Je défie que le coup de pinceau le plus adroit, le trait le plus heureux, vous fasse plus de plaisir qu'un *Dièse* ou un *Bémol* que j'ai su employer à propos. — Votre ouvrage naît sous vos doigts ! Le mien est mort peut-être ? Si je le croyois, je mettrois bien vite trois ou quatre mesures de *triples croches* et nous verrions Vous faites le portrait de votre maîtresse ? Eh bien ! moi je fais danser la mienne ; je lui dédie une romance, une sonate qui sert à déployer ses grâces et l'agilité de ses doigts ; est-ce donc peu de chose que de servir sa vanité ? De quelle utilité peut lui devenir ce

portrait qui n'est plus le sien à force d'être flatté? Pardon, Monsieur, je suis fâché de vous le dire, mais il ne sert souvent qu'à lui fournir un cadeau pour votre rival.

Voulez-vous encore des preuves de la supériorité de mon art sur le vôtre, preuves auxquelles sans contredit, vous n'aurez rien à répliquer? Vous faites mon portrait pour mettre à la tête de mes œuvres, moi je n'ai jamais rien composé pour le plus parfait de vos tableaux. Considérez vos propres ouvrages; les artistes qui représentent le séjour des bienheureux, y placent par tout des anges tenant des instrumens de musique, et pas un qui ait une palette ou des pinceaux. Tous les livres vous parlent à chaque instant, des concerts mélodieux qui font retentir l'Empirée, et personne ne s'est encore avisé de vous



dire qu'on y eût établi de galerie de peintures. *Apollon*, *Amphion* étoient-ils peintres? . . . *Pluton* auroit-il laissé partir *Euridice*, si *Orphée* ne lui eût offert qu'un tableau?

Enfin, Monsieur, votre art est beaucoup plus dangereux que le mien; la saine morale interdit aux jeunes messieurs et sur-tout aux jeunes demoiselles de regarder certaines gravures un peu *croustillieuses*, et qui a jamais défendu à personne d'écouter de mauvaise musique?

La Visite.

Nous sommes arrivés à la fenêtre ouverte à l'Ouest, il faut nécessairement y faire un léger séjour; *l'Oeil de vingt trois ans* s'y tient volontiers. Vis-à-vis, c'est l'appartement de Madame de P * * *, au-dessous, une des rues les plus vivantes, où se renouvelle sans cesse le spectacle le plus varié. Aujourd'hui ce sont deux femmes qui se battent et trente hommes assez badauds pour les voir faire sans les séparer: hier c'étoit une marchande de pommes jurant après un cocher qui venoit de renverser sa boutique, et vingt petits polissons qui, sous prétexte de lui aider à ramasser ses fruits, en mettoient plus dans leurs



poches que dans ses paniers: demain ce fera deux charrettes accrochées, dont les *Phaëtons* mal-adroits feront juste ce qu'il faudra pour les engager davantage. Qu'on ne croie pas que la *Réflexion* soit spectatrice oisive de ces changemens de décoration; c'est une bonne dame qui tire parti de tout, et qui à ma table ou à ma fenêtre, trouve toujours le secret de m'occuper ou de m'intéresser.

A peine avois-je mis le nez dans la rue, que j'aperçus Mr. de B * * *. C'est un de ces visiteurs périodiques qui viennent vous rendre un devoir hebdomadaire à jour et heures marqués, précisément comme une pendule qui sonne au moment déterminé par le ressort qui la fait agir. Un frissonnement d'ennui me saisit en reconnoissant qu'il venoit chez moi; *l'Oeil de vingt trois ans* me suggéra

d'abord d'ôter la clef de ma porte et de me tenir coi; mais la *Réflexion* me représenta qu'il m'avoit aperçu, et que j'allois commettre une malhonnêteté impardonnable. Je me résignai, j'attendis mon homme de pied ferme, et je lui adressai ces paroles, si ordinaires et souvent si trompeuses: ah! que je suis charmé de vous voir! Comme je les prononçois, la *Réflexion* me dit tout bas: c'est donc la fausseté que l'on nomme politesse? *L'Oeil de vingt trois ans* alloit lui répondre tout haut: Madame c'est l'usage, quand par bonheur mon discoureur ne lui en donna pas le temps. Il entama une dissertation politique, dans laquelle il eut soin de semer les absurdités de trente gazettes; je crus qu'il auroit plutôt fini si j'abondois dans son sens, et je me montrai entièrement de son avis. Point du tout; voyant que la



conversation alloit tomber, il entreprit la thèse contraire et la soutint avec autant de chaleur qu'il avoit mis d'acharnement à la combattre. De peur d'une nouvelle variation, je pris le parti de me taire. Il me ramena aux histoires scandaleuses de la ville, et tout en me disant que sans doute je faisois l'ignorant, que je les savois aussi bien que lui, il me rapporta jusqu'aux plus minutieux détails, il commença trois ou quatre de ces contes que la méchanceté propose, que l'oïfiveté commente, que la sottise propage et qu'heureusement tout le monde oublie; il m'affura d'un ton discret qu'il ne pouvoit honnêtement les rendre publics, continua par demi-phrases, acheva par mots interrompus, et eut grand soin de ne s'arrêter dans sa narration qu'à l'endroit où je pouvois aisément deviner ce

que, malgré tout l'abandon de la confiance, il ne pouvoit que me laisser entrevoir et supposer. Nous nous promenions; en passant près de ma table, il aperçut quelques papiers épars. — Ah sans doute c'est une nouvelle production que vous allez publier! de grâce lisez-m'en quelque chose! Aussi jaloux d'un ouvrage que je destine au Public, que d'une lettre que j'écris à ma maîtresse, je me défendis; il s'approcha et je ne pus dérober mon titre à son impertinente curiosité. — *Nouveau voyage autour de ma chambre!* Oh cela doit être charmant! soyez tranquille, je vais faire d'avance à votre livre une réputation. . . . — Mais Monsieur, je vous jure que ce n'est pas. . . . — Oui, oui, nous sommes au fait de cette discrétion; c'est le secret de la comédie. A propos,

continua-t-il en se penchant à mon
 oreille d'un air capable, savez-vous
 quel est l'auteur du premier? — Mr.
 le Chevalier de X. . . . — Oui, de
 X. . . . comme d'Y. . . . Les auteurs
 ont à leur service toutes les lettres
 de l'alphabet, comme toutes les étoiles
 du firmament. X ou Y sont des in-
 connues que nous savons dégager,
 et l'ouvrage est de Mr. de M * * * ;
 un homme de goût sent d'abord de
 quelle plume un ouvrage est sorti.
 Quant au vôtre, soyez tranquille, si
 vous me laissez encore quelques jours,
 je vous répons du Public. . . . Il
 partit en disant ces mots. Vous con-
 cevez, Mesdames, après des promesses
 si flatteuses, que la reconnoissance
 m'imposoit le devoir de faire un cha-
 pitre exprès pour mon préconiseur, afin
 qu'en vantant mon ouvrage il travail-
 lât pour lui-même.

Le grand Chien et les petits.

Ennuyé, fatigué, penché sur ma fenêtre, je tâchois de me distraire et d'oublier la fâcheuse visite que je venois de recevoir, lorsque j'aperçus un gros chien Danois qui, fièrement assis sur le seuil d'une porte, regardoit les passans d'un œil indifférent et tranquille. Un petit dogue appartenant à mon plus proche voisin remarqua ce nouveau venu; il fustit d'être foible pour devenir hargneux, et voici la vilaine petite bête qui se met à aboyer aussi fort que son *Larinx* débile pouvoit le lui permettre. Qu'un *extrait* de chien jette un cri, il n'en faut pas davantage pour mettre en rumeur toute la meute d'un quartier.

De trente portes sortirent à la fois trente roquets; tous se dirigèrent vers le gros Danois, qui ne se doutoit seulement pas qu'ils existassent. A la fin étourdi de ce tapage, il baissa les yeux et reconnut qu'il en étoit l'objet. Si la nature avoit accordé aux chiens la faculté de rire; jamais éclat n'eût été mieux conditionné que celui dont je voyois l'expression dans toute la contenance de notre sage. Les roquets animés par son air de dédain, se dilatoient les poumons à toute force, sans oser cependant trop s'approcher de lui: il se redressa négligemment sur ses pattes, fit un simple mouvement pour changer de position; la canaille qui l'entouroit effrayée crut qu'il vouloit la poursuivre; elle se dissipa, s'éloigna, se tut ou aboya de si loin que le Danois n'en fut plus incommodé.

J'ai voulu faire dans la société

l'application de ce petit apologue ;
vous l'avouerez - je ? J'y ai trouvé fort
peu de grands chiens, mais hélas
combien de petits !

Le Vis-à-vis.

Il y a si long - temps que j'ai pro-
mis de parler de Madame de P * * *
que le lecteur a droit de me demander
compte d'une promesse que j'ai trop
tardé à remplir. Eh bien ! soit : Ma-
dame de P * * * est une brune fort
piquante, pour laquelle *l'Oeil de vingt
trois ans* m'a paru souvent s'animer,
lorsqu'elle se montre à sa fenêtre dans
le désordre d'un adroit négligé. Ses
longs cheveux noirs flottent alors en
boucles sur ses épaules, et font mer-
veilleusement ressortir la finesse de



ses traits ainsi que la blancheur de sa peau. En voilà assez pour savoir que Madame de P * * *, est jolie, mais rien qui annonce que Madame de P * * * est coquette, et c'est cependant ce dont il est prudent que vous, Monsieur, soyez informé.

Au surplus Madame de P * * * a des talens; elle chante à merveille, joue agréablement de la harpe, et comme elle fait que je suis musicien, elle a la bonté de priser mes éloges; mais loin de vouloir paroître les mendier, c'est toujours par hasard qu'elle joue, c'est sans conséquence qu'elle prélude, c'est sans le vouloir, sans le favoir, qu'elle commence dix morceaux sans en finir jamais un seul, et tout cela cependant suffit pour déployer son joli gosier, étaler son bras d'albâtre, dévoiler son pied mignon, tandis qu'un œil fripon à demi-caché

derrière un rideau de taffetas vert-pomme, examine tout doucement l'effet de ces batteries masquées.

La *Réflexion* m'avoit fait voir, m'avoit fait apprécier le manège de Madame de P * * *, mais *l'Oeil de vingt trois ans*, toujours disposé à se flatter, m'avoit mis dans la tête, que si l'on avoit une estime particulière pour le musicien, on pouvoit bien aussi n'être pas indifférente pour l'homme qu'on rencontroit tous les jours dans le monde. Depuis ce temps-là mes voisins avoient été beaucoup plus étourdis de ma musique, je répétois sans cesse les airs favoris de Madame de P * * *. Prenoit-elle sa harpe, je prenois mon violon, et j'effayois un accompagnement: le soir sur-tout il falloit entendre quels morceaux touchans je murmurois, c'étoit à attendre les rochers; aussi ne se



montrait-on pas inexorable, on avoit la bonté de rester à sa fenêtre, on prenoit l'air pensif et nonchalant, on relevoit de temps en temps sur moi comme par hasard, deux grands yeux qui me faisoient arrondir les coudes, déployer mon archet, c'étoit toujours du *mineur*, du *chromatique*.
 Quelquefois on répétoit à demi-bas ce que je venois d'exécuter, et moi, ivre, fou, transporté j'allois me coucher, et je rêvois . . . et quels rêves . . . ah! BOUFFLERS que n'ai-je ta plume!

Je rencontrois Madame de P * * * dans différentes maisons, je prodiguois auprès d'elle les petits soins, les attentions; elle y répondoit par des sourires qui servoient à étaler un râtelier de perles et c'étoit bien quelque chose. Je passois les journées à ma fenêtre, elle paroissoit beaucoup plus

souvent à la sienne, j'osai hasarder quelques signes, elle n'y répondit point, mais elle resta à la croisée, je me crus bien avancé, et que ne crus-je point, lorsque je reçus une très-jolie invitation d'aller tenir ma place dans un concert qui devoit avoir lieu chez elle? Je donnai à mon habit trois coups de brosse de plus qu'à l'ordinaire, je crois même que je le battis, ce qui signifioit beaucoup, vu l'extrême ennui que cette opération me cause. Je mis plus d'art, plus de recherche que de coutume dans tout mon habillement, et plus que jamais je sentis un certain chagrin en m'apercevant que je n'étois plus mis à la mode.

Ma toilette est finie, je jette le coup d'œil d'adieu sur mon miroir, *l'Oeil de vingt trois ans* me dit que je suis bien, la *Réflexion* veut répliquer encore quelque chose, je suis trop pressé



pour l'écouter, et je m'échappe en fredonnant.

Je monte, j'entre dans un joli salon, j'y trouve peu de monde, mais j'y trouve Madame de P * * * ! Le concert commence; j'avois des distractions, mes regards quittoient souvent la musique, ils rencontroient ceux de Madame de P * * *, je m'oubliois, ma partie languissoit, je m'apercevois du vide que mon abstraction occasionnoit dans la symphonie, mes yeux revenoient à mon cahier pour le quitter encore un instant après. Madame de P * * * remarquoit ce désordre, elle en jouissoit, elle sourioit et je la trouvois adorable. . . .

Un charmant goûter suivit de charmante musique; une conversation enjouée remplit agréablement le reste de la soirée. On se sépara, je me retirai la tête pleine d'idées riantes: le

moyen de dormir quand on se croit heureux! . . . J'employai une partie de la nuit à faire une Romance bien tendre, bien passionnée; j'essayai en dépit de l'usage moderne, de rester naïf sans devenir bas, clair sans être profaïque, sensible sans paroître apprêté: j'y composai un air bien expressif, j'y joignis un accompagnement de harpe bien brillant, et j'envoyai le tout à Madame de P*** à l'heure de son lever. En amant attentif je choisis un ton diésé, pour donner à certain petit pied la faculté de visiter des pédales sur lesquelles j'avois remarqué qu'il aimoit fort à s'avancer.

Tandis que je travaillois, *l'Œil de vingt trois ans* s'empressoit à me fournir tout ce dont j'avois besoin; la *Réflexion* appuyée vis-à-vis de moi sur le dos de mon pupitre, me regardoit, fourioit, et gardoit le silence. . . .



*C'est bien peu , mais c'est tout
ce que je puis!*

Ceux qui dès le commencement de mon voyage ne se font pas persuadés que je l'avois entrepris uniquement pour mon plaisir, s'en apercevront sans peine à la manière dont je l'exécute. Rien ne me presse, j'arriverai toujours assez tôt, je fais des séjours aussi longs et aussi fréquens que bon me semble. Si je me trouve bien dans un endroit, si j'y rencontre des souvenirs agréables, je m'arrête avec eux, de même qu'avec des amis qu'on revoit sans s'y attendre, et qu'on quitte toujours le plus tard qu'on peut. Comme Madame de P * * * vous est indifférente, Monsieur, peut-être ne vous êtes vous pas autant amusé à ma fenêtre

que moi ; eh bien ! je consens à la quitter. Nous allons parcourir l'autre partie de ma chambre, et nous y trouverons sans doute beaucoup plus de choses dignes de fixer votre attention. Qu'est-ce qu'un voyage où il ne seroit question ni de tableaux ni de monumens célèbres ? Je vais donc vous conduire à ma galerie de peintures, et quoique les pièces qui la composent ne soient pas nombreuses, cette collection doit laisser une impression terrible et profonde dans l'ame de celui qui connoît notre siècle et qui sait l'apprécier.

Approchez et ne vous prévenez pas au premier abord contre de petites gravures mesquines entourées d'un simple cadre de bois. Ce n'est pas mes tableaux que vous devez examiner, il ne faut voir en eux que ce qu'ils représentent ; oubliez que vous

êtes connoisseur; ah! bientôt, si votre cœur est sensible, il ne vous laissera plus la faculté de vous en souvenir!

Le premier qui frappe nos yeux, est le portrait d'un Roi auquel il n'eût rien manqué, s'il eût vécu dans un autre siècle, et si son royaume n'eût été qu'une famille à laquelle le meilleur des pères eût suffi. Celle qui le suit est sa malheureuse compagne; c'est cette femme qui, peut-être seule entre tous les mortels, a touché aux deux extrémités d'une longue chaîne d'honneurs et d'humiliations, de gloire et de misères. L'injustice a aggravé ses foiblesses, l'ingratitude a laissé oublier toutes ses vertus. Que la mort de ces époux infortunés vous apprenne à mieux observer leur vie; rendez justice à leur cœur, et osez dire ensuite ce que vous pensez de leurs

bourreaux. Suivez - les comme moi dans l'obscurité du tombeau, levez cette pierre d'opprobre dont on a voulu en vain les couvrir; elle ne les dérobera pas aux siècles futurs, le notre demande déjà compte de leur sang. Percez jusqu'au séjour où la vertu trouve sa récompense, vous verrez leurs ombres généreuses faire des vœux pour leurs persécuteurs, et réclamer pour leur peuple l'honneur dont il a besoin, celui d'être déchargé du plus affreux des parricides. Oui, le sang a remplacé partout la blancheur des lys, mais ce sang pâlit, il s'efface: naguère il couvroit toutes les colonnes de ce palais où nos cœurs.

. Il ne fait plus que les jasper, et déjà la couleur éclatante de ces fleurs antiques et superbes.

Lecteur, donnez des larmes à leur mémoire; ne fussiez vous pas Français,



souvenez-vous que le malheur et la vertu sont de tous les pays.

Qui verroit d'un œil insensible cette femme angélique aussi innocente, aussi à plaindre qu'eux? Qui pourroit retenir l'élan de la plus juste horreur en songeant que le supplice de ce modèle de toutes les perfections fut l'ouvrage et le complément de tous les crimes?

Et toi digne rejeton d'une famille auguste, tendre enfant, dont l'innocence n'a pu désarmer des tigres acharnés à sucer encore dans tes veines quelques gouttes d'un sang qu'ils abhorroient! En vain avons-nous élevé vers le ciel nos mains suppliantes, en vain avons-nous dit sans cesse: *Veille sur lui grand Dieu qui sauvas son enfance!* Le crime est parvenu à son comble, et nos derniers neveux liront en

frémissant qu'une seule génération
d'hommes a vu assassiner deux Rois!

.
.
.
.

Éloignons - nous, lecteur, éloignons - nous!

Ah! mon cœur ressent une impression plus douce à la vue de ces portraits! Ce sont ceux de la fille, des frères, des neveux, des cousins, de ces déplorables jouets de la barbarie. J'ai senti les coups qui les ont frappés, j'ai partagé leurs peines, j'ai admiré leur constance, et l'espoir répète sans cesse à mon cœur que bientôt: Oui, le temple du repentir n'est qu'à deux pas du temple de la justice.

Quels sont ces tableaux qui forment un groupe? Reconnoissez y



l'Électeur de Trèves, le Duc de Brunswick, le Prince de Liège, et quelques autres souverains qui ont mieux aimé écouter la voix de la générosité, que les clameurs de la politique. En offrant à de malheureux proscrits un asile qui leur fut souvent refusé, ils ont appris à ceux qui, tout en rougissant, ont dédaigné leur exemple, que

Voilà ce que contient ma galerie; mon cœur me dit sans cesse qu'elle n'est pas complete, et qu'il y manque encore des portraits. Chaque jour je passe un certain temps à considérer ceux que je possède, mon ame entière s'envole aux pieds de ceux qu'ils me retracent, et j'offre sans cesse en tribut, aux premiers des larmes sincères, aux seconds un attachement fidèle, aux troisièmes une juste reconnoissance. . . .

C'est bien peu, mais c'est tout ce que
je puis!

La Bibliothèque.

Un peu plus loin sur des tablettes,
sont rangés quelques livres qui com-
posent ma bibliothèque. Les plus
fameuses depuis celle d'Alexandrie
jusqu'à celle du Vatican, quoique en
nombre mille fois plus confidé-
rables, n'étoient pas mieux choisies:
car quel est le but d'une bibliothèque?
Est-ce d'offrir à l'œil étonné un ra-
mas énorme de livres rongés de vers,
qui restent cent ans de suite sur l'ais
poussieux où ils dorment, sans que
personne soit tenté de troubler leur
sommeil? Autant vaudroit avoir une



collection peinte sur les murailles. Quant à moi, lorsque je place un volume au nombre des miens, je veux que non-seulement il me plaise à la première lecture, mais encore que l'intérêt se renouvelle à chaque fois qu'il me tombe sous la main. Si l'on réfléchit bien à l'étendue de ce que j'exige, on verra qu'il est beaucoup plus difficile d'obtenir une place dans mon *Museum*, que d'être reçu à l'académie. Il ne faut souvent pour être académicien, qu'un ouvrage éblouissant au premier coup d'œil, soutenu par un parti ardent, au lieu que pour siéger à côté de ceux que je nomme *mes amis*, il faut subir l'examen rigide de mon esprit qui, n'étant pas toujours disposé de la même manière, exige sans doute un mérite vrai pour être également ému dans quelque situation qu'il se trouve. On ne fera

pas étonné d'après cela que ma bibliothèque soit peu nombreuse, mais on ne le fera pas non plus de ce qu'en ouvrant un de mes livres, il faille sans cesse me faire violence pour le quitter sans l'achever. Eh! Monsieur le Docteur, tout homme raisonnable devrait faire comme moi. Que sert de se battre les flancs pour lire un ouvrage qui déplaît? Tout le monde le trouve beau; qu'importe, si moi seul je le trouve mauvais? Sans doute je ne dois pas en conclure qu'il le soit effectivement, mais il me reste le droit de dire qu'il n'a pas été écrit pour moi. De même je ne rougirai pas de prendre le parti de ces livres contre lesquels il est à la mode de se déchaîner; s'ils m'ont fait éprouver une sensation agréable, je les excuse, ils sont pour moi comme ces femmes qu'on aime sans admirer un seul de leurs traits.

Mon but n'est-il que de m'instruire? Je dois suivre le jugement du Public dans le choix des écrivains dont je vais prendre les leçons; mais si je ne veux qu'être ému, mais si mes organes sont disposés de manière à ce que *Peau-d'âne* produise sur eux l'effet que je cherche, *Peau-d'âne* est pour moi un chef-d'œuvre, et la décision de l'académie ne pourroit m'en dissuader. Présentez à un homme du peuple un de ces livres classiques, sagement, méthodiquement, scientifiquement bons, il vous répondra ce que disoit un paysan à la représentation d'une de nos pièces de théâtre: „Ces „messieurs parlent de leurs affaires, „je n'ai rien à y voir;“ mais lisez-lui la *Barbe bleue*, vous le verrez fondre en larmes, passer tour à tour de la surprise à l'inquiétude, de l'indignation à l'effroi.

Voulez-vous maintenant connoître l'arrangement de mes livres? Le voici: la première planche est destinée à recevoir *la Bibliothèque de mon esprit*. J'y ai placé les belles pièces de CORNEILLE; celles de RACINE à l'exception de deux ou trois; les seuls chefs-d'œuvre de VOLTAIRE, car tout en me mettant à genoux devant l'auteur de *Mahomet* et de *Mérope* je lui dirois à lui-même, qu'il a quelques comédies que je ne voudrois pas avoir faites.

Après ces grands modèles viennent les ouvrages choisis de nos meilleurs comiques: MOLIERE tout entier, la moitié de REGNARD, une ou deux pièces de tous les autres. Auprès de ceux-ci sont les poèmes qui, comme la *Henriade* et *Télémaque*, ont montré que la langue Française pouvoit rendre des idées sublimes avec une force harmonieuse.



Tous les auteurs agréables qui méritent d'être distingués, prennent ensuite chacun leur rang. J'y choisis tour à tour BERNIS, *Gentil* BERNARD, DELILLE, CHAULIEU, GRESSET, LA FONTAINE, mon cher LA FONTAINE.

Richardet et quelques autres productions de ce genre, terminent ma collection.

Le second étage est la *Bibliothèque de mon cœur*. C'est-là que j'ai rassemblé la *Nouvelle Héloïse*, *Clarice*, quelques nouvelles de D'ARNAUD, *Caroline*, *Werther* et d'autres petits romans, par lesquels j'ai la faiblesse de me laisser attendrir. J'aime surtout à revoir cette épître presque inimitable D'HÉLOÏSE à ABAILARD: chaque fois que je la parcours, j'y découvre de nouvelles beautés. Je l'avoue, les livres de cette tablette-ci sont plus usés que les autres: d'où

vient cela? C'est que toutes les fois que l'esprit et le cœur sont en concurrence, il est bien rare que le cœur ne soit pas victorieux.

La troisième planche comprend ce que je nomme la *Bibliothèque de ma raison*. C'est-là que reposent, MONTESQUIEU, MABLY, CONDILLAC, le naïf MONTAIGNE et quelques traités de morale et d'histoire. Ces derniers auroient peut-être dû monter jusqu'à la *Bibliothèque de l'esprit*, mais je conviendrai franchement, que la plupart étant écrits d'une manière sèche qui ne présente qu'une suite de faits arides et peu attachans, on a souvent besoin de courage pour les ouvrir. *L'Oeil de vingt trois ans* s'accommode peu des lectures sérieuses, il faut que la *Réflexion* le prêche pour obtenir de lui qu'il me laisse feuilleter avec elle des ouvrages dont il n'ose pas combattre

l'utilité : aussi le traitons-nous comme un enfant ; lorsqu'il nous a permis de passer quelques momens dans la *Bibliothèque de la raison*, nous le conduisons à son choix dans celle de l'esprit ou du cœur, et c'est sa récompense. Je n'ai pas la vanité de me proposer pour modèle, mais j'ose seulement vous supplier, Monsieur le Bibliothécaire méthodiste, de jeter les yeux sur ce chapitre, et de me dire si mon arrangement ne vaut pas bien l'ordre alphabétique et la distinction des formats. Quant à vous, lecteur sensé, qui êtes en état de juger par vous-même, faites comme moi ; n'attendez la décision de personne pour savoir si un écrivain doit vous plaire ou vous ennuyer. Vous aurez beau vouloir diriger vos lectures d'après les avis des guides les plus éclairés, et d'après le jugement de la multitude,

vous éprouverez souvent, qu'il est impossible de faire accroire à l'esprit qu'il s'amuse, tandis qu'il n'éprouve qu'une impression de dégoût, et d'empêcher le cœur d'accorder un hommage à celui qui a su trouver moyen de l'intéresser.

La Lettre de ma mère.

C'est un Émigré privé depuis six ans du bonheur de voir tout ce qu'il aime, dénué depuis trois de la consolation d'en recevoir des nouvelles, qui peut seul se faire une idée de ce que j'éprouvai en ouvrant la lettre que j'ai sous les yeux. Mon ame ressent encore une commotion violente, quand je songe, qu'au moment où

des monstres opprimoient la France, tous les êtres qui me sont les plus chers l'ont habitée. Je me répète sans cesse qu'un nombre infini de victimes n'ayant pas encore assouvi leur soif inaltérable, ma mère, mes frères, ma sœur, Eugénie peut-être alloient périr, quand la dernière heure de ce règne de sang a sonné. Providence! puis qu'ils ont échappé, quelques soient pour moi tes rigueurs, j'adore et tes décrets et tes bontés!

O vous, qui tout en vous apitoyant sur le triste sort qui nous poursuit, n'avez peut-être estimé que les privations auxquelles la nécessité nous a réduits, apprenez à mieux nous connoître! Songez qu'il fut un temps, où cette détresse étoit le moindre de nos malheurs; songez qu'un geste, un soupir, une larme, suffisoient alors pour

nous enlever tout ce qui attache l'homme à la vie, une gazette pour nous l'apprendre, et que par tout une main invisible traçoit devant nous, comme devant BALTHASAR les mots de *proscription* et de *mort*.

Songez aux tourmens, aux angoisses, que la distance redouble, que la crainte et l'isolement grossissent toujours, et vous pourrez peut-être comprendre quels sentimens durent m'agiter, quand je lus cette lettre qui m'annonçoit que j'avois encore une mère, et une mère dont l'unique soin étoit de s'occuper de son fils! Quels nouveaux sentimens d'amour, quel délire de joie, quels transports de reconnoissance pénétrèrent mon cœur en voyant qu'elle oublioit ses propres tourmens, pour se livrer toute entière à ses craintes et à ses inquiétudes sur mon sort! Deux voix s'élevèrent en



ce moment dans mon ame, et toutes deux s'élançèrent à la fois vers ce ciel dont l'homme malheureux et sensible se rapproche sans cesse: l'une étoit pour le remercier de m'avoir conservé la meilleure des mères, l'autre pour lui demander de dédommager sa tendresse et de récompenser ses vertus.

O ma mère, si jamais ce peu de lignes parvient jusqu'à toi, si tu peux y lire la foible expression d'un cœur qui voudroit parler aussi éloquemment que le tien, apprends du moins, que ton fils n'eut jamais de désir plus ardent que celui de te revoir, de douleur plus vive que celle de ne pouvoir te consacrer une vie condamnée à se flétrir loin de toi, et que chacun des battemens de son cœur fut toujours un élan vers les lieux que tu habites.

Ah si un destin rigoureux me prive pour jamais du bonheur de voler près d'elle, vous mes amis, mes frères, ma sœur, mon Eugénie, toi qui dois être un jour sa seconde fille, remplacez moi par vos soins délicats et généreux : ajoutez à tout ce que vous pourriez sentir pour elle, cette part d'empressement, d'amour et de reconnaissance que je vous lègue seul héritage que les cruels m'aient laissé à vous offrir!

O vous, qui comme moi avez encore une mère, vous qui avez conçu les plus justes, les plus mortelles inquiétudes, qui avez appris enfin qu'elle vous étoit conservée, qui vivez dans l'espérance de la revoir, de l'aimer, de la consoler, de ne la plus quitter jamais, c'est à vous que je dédie ce chapitre. Vous applaudirez aux douces émotions que vous



avez éprouvées, et vous me défendez contre ces lecteurs froids, ces ames tièdes qui seroient tentés de me les reprocher.

Le Chapeau.

Nous arrivons vis-à-vis d'un grand clou, et à ce clou est suspendu mon chapeau. Il est bon de vous dire qu'il n'est pas neuf ce chapeau, et qu'il y a bien huit ans que je le porte. Le pauvre malheureux que de révolutions il a vues dans ma fortune! Il les a toutes partagées. Avec quelle douceur, à chaque changement de situation dans mon existence, ce bon serviteur s'est laissé donner une nouvelle forme, une nouvelle physionomie!

Il fut acheté dans les commencemens de ces jours d'orage qu'il ne tient qu'à vous Monsieur et Madame, d'appeler le terme du repos ou l'aurore de la liberté J'étois jeune alors, très-jeune; ses trois cornes fièrement retrouffées couvroient mon visage imberbe, et ne contribuoient pas peu à me donner certain air qu'il étoit du bon ton d'avoir. Je ne regardois les hommes que pour leur trouver une tournure maussade, les femmes que pour les fixer jusqu'à les faire rougir, et à peine étoient-elles passées, que je prononçois mon jugement de manière qu'elles ne pouvoient manquer de l'entendre, et presque toujours d'en être choquées. J'avois tort sans doute, *mais on n'a pas un chapeau à trois cornes pour rien.*

La France pour se rajeunir, ainsi

que le bon *Efon*, se laissoit couper bras et jambes; tout bouilloit dans la *chaudière nationale* que l'on appelloit *Assemblée*; on organisoit déjà ces bataillons libres où l'on forçoit beaucoup de gens à être volontaires. Un beau matin je vis arriver chez moi l'avocat de mon père, qui devenu caporal dans la compagnie dont mon perruquier étoit capitaine, m'annonça que j'étois inscrit sur son contrôle comme fusilier. Je voulus témoigner ma surprise, il ne me répliqua qu'en me commandant de garde pour le lendemain; il fallut arborer la cocarde et figurer à la parade le mousquet sur l'épaule. Mon cordonnier qui étoit sergent, vint me coëffer à sa manière, c'est - à - dire m'enfoncer mon chapeau sur les yeux pour me donner l'air insolent qui étoit, disoit-il, celui qui convenoit à mon nouvel

état : mais ce n'étoit pas pour avoir l'air honnête, qu'on portoit alors le chapeau de la Nation!

Mes parens qui trouvèrent la plaisanterie déplacée, pour m'empêcher de représenter davantage à la porte de la ville, me firent prendre le petit collet. Voilà les cornes si relevées, si majestueuses de mon chapeau qui s'abaissent, leur nonchaland abandon accompagne merveilleusement l'expression *préparée* de ma figure. Ce n'est plus ce jeune freluquet, faisant de grandes enjambées dans les rues, portant le nez en l'air, semblant agacer toutes les belles et provoquer tous les passans; c'est un petit abbé, bien poudré, bien soigné, bien pimpant, paroissant sortir d'une boîte pour venir imprimer à petits pas dans la boue de petits souliers bien cirés. Les yeux toujours baissés,

le maintien compassé ; je ne suis plus le même homme : les femmes, qui jusqu'à présent avoient été déconcertées par mes regards hardis, s'étonnent de me faire rougir en laissant tomber sur moi un coup d'œil confiant et expressif *et voilà ce que c'est que d'avoir un chapeau dégancé!*

Le moment de l'émigration arrive, je fors de France comme tant d'autres, comme tant d'autres je ne fais pas pourquoi. Je vais à *Coblence*, on m'enrôle, nouveau voyage de mon chapeau chez le chapelier. On lui rend ses cornes plus menaçantes que jamais, on le décore d'une large cocarde blanche, on le couvre d'un énorme panache de la même couleur, j'endosse l'uniforme, adieu l'air de componction et de réserve, mon chapeau et mon visage ont éprouvé une nouvelle métamorphose. Me coiffer

comme tout le monde eût été trop bourgeois, je *pointe* une des cornes de côté en avant, mes yeux reprennent leur première assurance, j'y joins une bonne dose de fierté martiale, et je crois la contre-Révolution faite: *mais aussi ce n'est pas pour avoir des prétentions modestes qu'on prend un chapeau chargé d'un plumet!*

On fait comment finit cette entreprise qui paroissoit d'abord si brillante; me voilà de nouveau confondu dans la classe oisive des gens qui n'ont ni cocarde ni panaché: un habit à large taille vient remplacer l'uniforme déjà *fané*. Le chapeau à trois cornes n'est plus de mode, je le porte chez un ouvrier habile qui par une opération adroite m'en fait un chapeau à *chaudron*. Je l'enfonce avec empressement dans ma tête, je mets les deux mains dans mes poches, je pars en fredonnant

et cours montrer dans la place publique, combien j'ai rabattu de mon air guerrier. Autrefois je regardois trop, maintenant je ne regarde pas assez; je frappe du coude à droite, de l'épaule à gauche, je vais passer au milieu d'un groupe de gens étonnés qui me prennent pour un fou.
mais aussi j'ai un chapeau à l'Anglaise et de plus la démarche du jour!

.
 Peu à peu ma bourse diminue, mes fonds s'épuisent, je ne peux plus soutenir cette tenue que Londres me fait changer chaque jour; mon habit à taille large se perce au coude; mon chapeau se déforme, s'aplatit, son noir d'ébène n'est plus qu'un gris sale; mon regard et mon maintien s'en ressentent. Je n'ose plus lever les yeux, j'ai pris à mon tour la contenance humble, j'erre confondu dans la foule,

les fots me fuient, les beaux me dédaignent, tout le monde m'évite. . . .
et voilà ce que c'est que d'avoir un chapeau gras et crasseux!

Si, comme je l'espère, un nouvel ordre de choses me permet de rentrer dans mes foyers, et d'y mener cette vie tranquille après laquelle je soupire, je placerai dans mon cabinet de réflexions le compagnon de ma vie errante, j'achèterai un chapeau que je ferai retaper de la manière la plus commode. J'abandonnerai l'air insolent aux spadassins et aux étourdis, la contenance composée aux prudes et aux hypocrites, le ton fier aux gens de rien, la démarche hardie aux hommes médiocres, la figure humiliée aux seuls coupables, et je tâcherai de me donner le maintien de l'honnête homme. Satisfait alors de ce changement qui j'espère sera le dernier,

assis à tes côtés mon Eugénie, je me dirai avec le mouvement d'une joie paisible. *Voilà ce que c'est que d'avoir un chapeau comme tout le monde!*

Juste ciel! . . . Est-il donc des pressentimens?

Une chaise étoit près de moi, je m'assis machinalement; mes bras se croisèrent, mes yeux se fixèrent vers la terre, mes jambes s'allongèrent, tout mon corps s'endormit, mon ame seule veilloit encore! Mon chapeau venoit de me retracer tous les événemens de ma vie, j'avois entrevu dans le lointain mille plaisirs rapidement passés et oubliés, mille peines long - temps éprouvées et

cruellement présentes à mes yeux. Ce tableau varié n'étoit encore qu'une esquisse, ma mémoire trop officieuse acheva bientôt de le crayonner. Je vis mon existence entière divisée en deux parts bien inégales ! La privation avoit duré des années, la jouissance des heures et tout au plus quelques jours. Le souvenir me montrait toutes les circonstances de ma vie comme à travers une lunette ; il me présentoit les plaisirs par le verre qui rapetisse et éloigne, il ne me faisoit voir les maux que par celui qui rapproche et grossit : ainsi les beaux jours de ma jeunesse disparoissoient comme des ombres Eugénie ! tes sermens ne me sembloient plus que des feuilles légères que les vents faisoient jouer à leur gré ! . . .

.
.



— Non Madame, dit à mon réveil, l'Oeil de vingt trois ans à la *Réflexion*, non il n'est point de malheur, quelque imprévu qu'il soit, qui puisse atterrer l'homme né avec du caractère. — Jeune insensé! Tant que l'infortune est encore loin, un courage trop ardent la défie; qu'elle paroisse, le cœur le plus fort devient bien foible; c'est la fable du *Bûcheron et de la Mort*. L'homme doué d'une fermeté vraiment folide, n'est pas celui qui combat l'adversité avec la résistance la plus opiniâtre, c'est celui qui la supporte avec la résignation la plus constante. Nés pour être malheureux, les hommes. . . . — Ah! Madame, que dites-vous là? C'est le petit nombre; et pour un infortuné que vous rencontrez, vous trouvez des heureux à chaque pas. — Ah! Monsieur, dites des aveugles qui croient posséder le

bonheur et qui n'embrassent qu'une erreur mensongère : mais bientôt le voile se déchirera, l'ombre qu'ils caressoient s'envolera loin d'eux, et plus leur sommeil a été doux, plus leur réveil sera terrible.

Ces paroles firent sur moi une impression subite et profonde ; mon cœur se ferma, mon sang devint glacé. . . .
Juste ciel ! est-il donc des pressentimens ?

Le malheur, continua la *Réflexion*, se promène sans cesse devant la demeure de tous les hommes. Conduit par le caprice aveugle, aveugle lui-même, il erre à l'aventure : il passe devant vous, il vous épargne, vous le croyez déjà loin ; plus rapide que l'éclair, il revient et c'est à votre porte qu'il frappe. A peine achevoit-elle ces mots, que j'entends frapper doucement à la mienne. Je



frémis, j'écoute, j'espère me tromper, je n'ai pas la force de répondre : on réitère, je me lève, j'ouvre avec agitation, on me remet une lettre; je parcours avidement l'adresse, je crois reconnoître l'écriture, je tressaille de joie, un frisson subit vient arrêter ce transport, la lettre s'échappe et je retombe sur ma chaise.

Elle est à mes pieds, je la regarde, je n'ose la ramasser, *l'Oeil de vingt trois ans* la saisit, le cachet cède à son impétuosité, il l'ouvre, il me la présente. Puissances de mon cœur! C'est Eugénie qui m'écrit!

Figurez - vous, lecteur, un homme qu'un large fossé renferme de tous côtés; s'il le franchit, il est libre, mais cet effort lui paroît au-dessus de ses forces. Vingt fois il le mesure des yeux, il hésite, il s'élançe, il se retient,

il désire, il attend, il espère, il se décide enfin. C'est ainsi qu'encouragé par la *Reflexion* je pris la lettre et l'ouvris :

„ Liée pour jamais à la destinée
 „ d'un autre, ce n'est plus une amante
 „ qui vous écrit : mais lorsque mon
 „ cœur prononça le serment de vous
 „ oublier, il ne fit pas celui de re-
 „ noncer à votre estime. Vous avez
 „ peut-être appris mon mariage,
 „ vous m'avez accusée de perfidie,
 „ repentez - vous d'un jugement in-
 „ juste et trop précipité.
 „ Eugénie n'est qu'une victime . . .
 „ . . . Eugénie vous aime encore.
 „ . . . Que dis - je ? . . . Non,
 „ Eugénie ne vous vous aime plus . .
 „ . . . Ah ! garde - toi de le croire,
 „ Eugénie t'aime plus que jamais,
 „ mais elle ne veut plus t'aimer, elle
 „ ne le doit plus, elle a promis . . .

„ Ah! ne m'accusez pas! Lisez; et
„ si vous osez me condamner. . . .
„ Non, vous n'êtes plus digne de
„ mes regrets,

„ Éloigné de votre patrie, de
„ votre famille, de votre
„ amante, sans espoir, sans conso-
„ lation, votre position fut sans doute
„ affreuse. Eh bien! il en
„ existe encore une mille fois plus
„ cruelle! Eugénie fut plus mal-
„ heureuse que vous! Elle vit arra-
„ cher son père aux transports de
„ sa tendresse, elle le vit chargé de
„ fers, elle le suivit dans la plus
„ horrible des prisons, elle entendit
„ la sentence fatale, elle alloit le voir
„ mourir. Un homme se pré-
„ sente à elle, il tient d'une main
„ l'acte qui unit à jamais son sort
„ à sa destinée, de l'autre le bar-
„ bare arrêt qui va traîner son père à

„l'échafaud : . . . Ou l'hymen ou la
„mort, dit-il, d'un air à la fois
„tendre et féroce! L'hymen
„pour moi, la mort pour mon père!
„. . . lequel auriez-vous accepté?
„Hélas, je crus vous entendre!
„Sacrifie ton amant, me disiez-
„vous, sacrifie ton bonheur, im-
„mole nous tous deux pour sauver
„des jours si chers! . . . J'obéis et
„je crus que c'étoit à vous que
„j'obéissois. . . . , Me ferois-je
„trompée? Me feriez vous des re-
„proches? Oh non, non! . . . Ar-
„rêtez! Que je les ignore du moins!
„Que je n'aie pas à pleurer à la
„fois et la perte de l'amant que
„j'adorois, et la cruauté de l'ami
„que j'estime! Laissez-moi croire
„que vous êtes heureux.
„Quoi! vous pourriez l'être sans
„moi? Oui, vous le pouvez,

„vous le devez, vous le ferez! . .

„. . . Oui j'en suis sûre; je veux

„du moins croire que je l'espère.

„Si quelquefois il vous paroît

„trop cruel d'être à jamais séparé

„de moi, songez que je suis plus

„à plaindre que vous; songez que

„vous êtes libre; et qu'un titre

„odieux m'enlève pour toujours le

„nom de votre Eugénie!“

— — Mes yeux s'élevèrent vers
le ciel, ma tête retomba lourdement
sur ma poitrine, un torrent de larmes
inonda la lettre d'Eugénie. . . .

La Monarchie et la République.

Je retrouve ici, et je ne fais vraiment pas pourquoi, une petite brochure dans laquelle l'auteur a rassemblé tous les événemens qui ont agité les Républiques, depuis celle de Rome jusqu'à celle de Saint-Marin, et toutes les révolutions des empires, depuis les Rois de Perse jusqu'au Roi *Théodore*, pour savoir quel est le plus avantageux à un état, d'être gouverné par le sceptre monarchique, ou par *l'assis et levé* des républicains. Sans entrer dans des discussions poussées aussi loin, et sans vous faire part, Madame, des quatorze volumes *in folio* que j'ai écrits sur cette matière avec le projet de vous les dédier, il me semble



qu'une aventure qui m'arriva l'autre jour pourroit servir à éclaircir cette question.

J'étois à la promenade avec deux de mes amis ; nous rencontrâmes un homme que son âge et son état nous faisoient presque un devoir de saluer les premiers ; nous balancions cependant, et nous nous demandions encore les uns aux autres ce qu'il falloit faire, quand déjà prévenus, il se trouva que notre homme plus poli ou plus sage que nous . . . Nous étions trois . . . il étoit seul . . . *Deliberant plures, jam egit unus. . . .*

Monfieur le Professeur, voudriez-vous bien expliquer à Madame, que ces cinq mots latins ne veulent dire autre chose que ce vers français :

Un seul a déjà fait, quand plusieurs délibèrent.

*Si ce n'étoit pas de l'amour
qu'étoit-ce donc?*

Pythagoriciens, Epicuriens, Pyrrhoniens, Matérialistes, et vous tous, gens à système, qui donnez, à l'ame si peu d'empire sur les sens, et soutenez que l'amour étant l'effervescence du désir, l'homme ne connoît cette passion, que lorsqu'il arrive à l'âge où il peut la satisfaire, c'est à vous que cette question s'adresse. Non pas que je prétende disputer ici contre vous, mais comme les voyages sont tous sentés avoir un but d'instruction, et d'utilité (ce qui ne me paroît cependant pas bien prouvé) vous ne pouvez trouver mauvais que, tout en faisant le mien, je saisisse tous les

L

moyens qui se présentent pour acquérir quelque connoissance nouvelle.

En continuant mes recherches, je viens de découvrir un billet, monument fragile de mes premières et *chastes* amours. Vous conviendrez, Madame, qu'il datte de loin celui-là, puisque ma maîtresse et moi avions à peine dix ans quand il a été écrit. Hélas ! puisqu'il m'a fait ressouvenir d'une multitude de petites aventures dont j'avois été le héros, et m'a rappelé de quelle espèce de sentimens j'avois été agité alors, vous permettrez que je consacre tout ce chapitre à vous en parler. Ah ! je consentirois souvent à retarder mon voyage, si chaque fois comme celle-ci, je pouvois vous faire faire un pas de plus dans l'histoire inexplicable du cœur humain.

Les parens de *Rosine* et les miens étoient voisins et amis, on nous avoit

pour ainsi dire élevés ensemble; nous n'étions satisfaits que lorsque nous pouvions nous éloigner de nos compagnons et nous cacher tous deux dans quelque coin. Là des heures entières se passoient dans de petits tête à tête. Tous nos plaisirs étoient communs, tous nos joujoux étoient comme nos plaisirs, et nous avions, en nous quittant, l'attention d'échanger celui qui nous avoit le plus servi dans la journée. Je fais bien que, pour ma part, j'étois inséparable du cadeau que j'avois reçu de *Rosine*; je le portois jusques dans mon lit et le matin à mon réveil j'entreprendois avec lui une conversation qui avoit beaucoup de charmes pour moi, quoique j'en fisse tous les frais. Cette habitude de parler seul ne m'est pas encore tout-à-fait passée.

Vous riez, mais au moins vous conviendrez, tout bas si vous voulez

Monsieur, que plus d'une fois en vous éveillant, vous avez causé comme moi avec *les joujoux de Rosine*.

Tous les jours où nous nous voyons étoient beaux, tous ceux où l'on nous séparoit étoient tristes. Nous priver de nous voir, c'étoit nous punir; nous laisser ensemble, c'étoit nous récompenser. Déjà mystérieux et sans savoir pourquoi, nous nous appelions mari et femme, mais c'étoit en petit comité, et quand nous n'avions plus personne autour de nous. *Rosine* un jour (car les petites filles sont toujours plus précoces que les petits garçons, et les filles d'Eve toujours disposées à tenter l'homme;) *Rosine* un jour me dit: fais-tu bien que nous devrions nous écrire? A quoi bon, lui demandai-je, puisque nous sommes toujours ensemble? A quoi bon, reprit-elle en mettant sa petite

main sur sa bouche de roses ? à quoi bon ? Je te l'apprendrai ; mais surtout ne vas pas le dire, c'est un secret que j'ai surpris. Tu fais bien que Mr. de L * * * vient tous les jours chez maman : eh bien ! j'ai trouvé hier sur la table, une lettre qu'elle lui écrivoit. Comme elle lui disoit de belles choses ! vas, vas, je veux t'en dire aussi, moi ; puis je mettrai ma lettre là bas au bout du jardin dans le creux du grand noyer *Rosine* avoit le malheur d'être la fille d'une jeune veuve qui, n'ayant pas encore renoncé au monde, songeoit bien plus à plaire, qu'à soigner l'éducation de ses enfans.

Dissimulé comme *Rosine*, je ne manquai pas d'aller le soir à l'endroit indiqué. Jamais l'amant le plus discret ne prit autant de précautions pour n'être pas aperçu d'un rival jaloux. J'y trouvai ce petit billet que j'ai gardé

et dont je vous donne la copie, pour vous faire voir, ma belle Dame, une fois dans la vie, une lettre d'amour sans lieux communs ni fadeurs.

„ Il me sembloit que j'avois bien
 „ des choses à te dire, et puis voilà
 „ que je ne fais plus, plus ce que
 „ c'est Ah! ma tante la re-
 „ ligieuse vient de m'envoyer une
 „ grande boîte de confitures et de
 „ bonbons, je l'ai ouverte, ça pa-
 „ roît bien bon, mais je n'en man-
 „ gerai pas une pastille sans toi.
 „ Tiens voilà beaucoup de mots ef-
 „ facés; si j'écrivois à mon oncle,
 „ je recommencerois ma lettre, mais
 „ toi qui es mon mari, tu la liras
 „ bien; d'ailleurs je te dirai ce que
 „ tu ne pourras pas lire. Adieu, je
 „ suis toujours ta femme.“

„ Je vais mettre ma lettre dans
 „ le grand noyer, comme je te l'ai

„dit tantôt, et puis si tu ne la
 „trouves pas, tu viendras me le
 „dire, pour que je t'explique bien
 „comme il faut où elle est, car je
 „ne veux pas qu'un autre que toi la
 „prenne.“

Je répondis: quoi? Je n'en fais rien. Une petite fille a tant d'esprit, un petit garçon est si bête! Ce commerce dura quelque temps, et il sembloit que nous avions plus de plaisir à nous voir, lorsque nous avions commencé la journée par lire réciproquement une de nos lettres. Que quelqu'un d'habile me définisse ce sentiment! Dans un âge plus avancé je l'ai éprouvé mille fois: oui, les femmes dont j'ai été le plus amoureux, sont celles avec lesquelles j'ai entretenu un commerce de lettres. Ne seroit-ce pas parce qu'un écrit monte davantage l'imagination qu'un

simple entretien; que pour écrire il faut réfléchir, et qu'une sensation réfléchie doit ou s'affaiblir, ou prendre un nouveau degré de force et d'activité? Le tête à tête paroîtroit devoir offrir plus d'agrémens: la pantomime aide à la déclamation; lire ou voir une belle pièce, ce n'est pas la même chose. J'en conviens, mais dans le tête à tête, ne vise-t-on pas toujours plus au plaisir qu'au bonheur? . . . Amans qui n'avez pas usurpé ce titre, je vous adjure, parlez. Souvent vous avez comme moi trouvé plus flatteur de lire votre maîtresse que de l'entendre; et livres de recommencer cent fois la phrase qui vous plaît, de répéter le mot qui vous enchante, de baiser le papier qui vous brûle, vous avez poussé l'illusion jusqu'à redouter pour ainsi dire, que sa présence ne vint

vous distraire du charme si doux de penser à elle. . . .

Un jour que j'avois été au noyer inutilement, je revins tout triste et tout pensif. Je courus chez *Rosine* pour favoir la cause de ce changement, on me refusa la porte, et l'on m'apprit qu'elle étoit partie pour le couvent. Partir sans me dire adieu, sans m'écrire! . . . Je m'exhalai en plaintes amères, je l'appelai perfide, infidelle, parjure, j'y joignis toutes les imprécations que me fournirent quelques mauvais romans que j'avois lûs. Je fus long-temps sans pouvoir digérer un pareil affront, mais à la fin, *celui qui console*, le temps, me fit oublier *Rosine*. J'avoue même que je n'y avois presque plus songé, lorsqu'à l'âge de dix-huit ans; j'eus occasion de connoître une femme de chambre qui s'étoit trouvée chez Madame

de M*** à l'époque de ma séparation avec sa fille. Elle me plaisanta sur mes jeunes amours, et m'apprit la catastrophe qui avoit mis fin à notre petite intrigue. Une gouvernante s'étant aperçue de notre assiduité auprès de ce noyer nous avoit épiés, et malheureusement *Rosine* avoit été surprise au moment où elle confioit à notre fidelle dépositaire un billet conçu à peu près ainsi :

„Je me doutois bien que nous
 „ne savions pas encore faire l'a-
 „mour; je m'étois cachée hier dans
 „le cabinet de maman quand Mr.
 „de L*** vint dans sa chambre,
 „je les ai vus par la porte vi-
 „trée viens vite, mon pe-
 „tit mari, j'ai bien des choses à
 „t'apprendre.“

On ne voulut pas laisser le temps à une maîtresse si intelligente de

donner sa leçon, et sa mère, après lui avoir fait une scène probablement aussi violente que déplacée, la fit partir pour le couvent. Ah! Madame, dites-le moi, étoit-ce le moyen d'arrêter l'incendie? Vous êtes jeune, vous êtes mère, vous êtes peut-être dans le même cas que Madame de M * * *, de grâce, si vous lisez ce chapitre, faites-moi l'honneur de quitter un moment votre petit chien pour y réfléchir!

*Le Cabinet d'histoire
naturelle.*

Je vous ai fait parcourir ma galerie de tableaux, je vais maintenant vous conduire à mon cabinet d'histoire naturelle. Tous les gens chargés de montrer des choses curieuses, ont soin de prévenir l'attention par un préambule ; je dois donc en faire un, et le voici.

Un Philosophe (ne prenez pas votre sérieux, Mademoiselle, ce n'est point d'un homme à système, mais d'un sage conduit par une raison aimable que je veux vous parler ;) un Philosophe m'a fait dernièrement son légataire. Il avoit profondément étudié la nature, et son cabinet de raretés

est la seule fortune que la mort m'ait laissée. Des circonstances malheureuses ne m'ont pas permis de le conserver en entier; je n'ai maintenant avec moi qu'une légère collection de plumes que nous examinerons ensemble, si vous le trouvez bon. Cet examen nous sera d'autant plus facile, que nous trouverons avec chaque plume une étiquette qui nous apprendra à quelle sorte de gens mon ami destinoit le fruit de ses recherches. . . . O mort, cruelle mort, quel tort tu viens de faire à tous ceux pour lesquels il avoit rassemblé ces dons précieux! , . .

„Aux philosophes fiers de l'étendue de leurs lumières et tout glorieux d'avoir franchi le cercle étroit des connoissances ordinaires, *Une plume de Paon.*“

M

„Aux hommes chargés des affaires
„publiques, *Une plume d'Epervier.*“

„Aux nouveaux parvenus, *Une
„plume de Geai.*“

„Aux gens médiocres qui pren-
„nent pour aplaudissement le rire de
„la sottise, *Une plume de Dindon.*“

„A ces monstres, à ces Décemvirs,
„sans cesse occupés à dresser des listes
„de proscription, à signer des arrêts
„de mort, *Une plume de Vautour.*“

„Aux jeunes gens de notre siècle,
„*Une plume d'Etourneau.*“

„Aux beaux esprits de société,
„*La plume d'un Canari soigneusement
„élevé à la serinette.*“

„Aux historiens, *Une plume de
„Pie.*“

„Aux auteurs tragiques, aux fai-
„seurs de poèmes, *Une plume de
„Héron.*“

„Aux politiques, *Une plume de*
„*Perroquet.*“

„Aux méchans, aux satyriques,
„aux misantropes, *Une plume de*
„*Hibou.*“

„Au beau sexe, *Une plume de Li-*
„*notte*: mais vu que la société des
„femmes se divise en plusieurs classes,
„on donnera de plus aux jolies femmes
„à la mode, *Une plume de Colibri*;
„aux vieilles coquettes, *Une plume*
„*de Hupe*, et aux prudes, *Une plume*
„*de Bécasse.*“

„A ces vieillards qui achètent à
„beaux deniers comptans une jeune
„épouse, *Une plume de Buse.*“

„A ces génies vastes et féconds
„qui enfantent à chaque instant des
„spéculations brillantes, des projets
„sublimes, *Une plume d'Oiseau mouche.*“

„A ceux qui se parent des lumières

„qu'ils empruntent, *Une plume de*
„*Butord.*“

„Aux courtisans, point de plume
„particulière, mais la permission de
„se servir tour à tour, avec adresse,
„de celle de tout le monde.“

Vous savez que dans chaque cabinet
on garde toujours pour la fin la pièce
la plus précieuse; voici la mienne
empaquetée soigneusement; ouvrons
et lisons :

„Au riche sans dureté, au puis-
„sant sans orgueil, à l'homme ver-
„tueux sans affectation, à la femme
„sans fausseté, au jeune homme sans
„étourderie, à l'auteur sans préten-
„tions, au politique sans partialité,
„au philosophe sans système, aux amans
„sans amour propre, aux époux con-
„tents l'un de l'autre. . . . *Une plume*
„*de Phénix.*“

*Bonté du ciel, vous me le
rendez!*

J'ouvris sans y penser un petit tiroir et d'abord il s'offrit à mes yeux. — Pourquoi se trouve-t-il encore là, dit la *Réflexion*? Elle voulut le rejeter loin de moi. — Ah! Madame, s'écria l'*Oeil de vingt trois ans*, en se précipitant pour le ramasser, on ne me l'arrachera qu'avec la vie Et moi je m'en saisis, je le serrai contre mon sein, je le couvris de baisers.

Vous dont un tendre penchant me rapprochoit avec tant de délices, vous que mille goûts fugitifs et passagers ne peuvent chasser de ce cœur auquel ils apprennent au contraire à mieux

vous apprécier, vous dont un événement cruel me sépare à jamais, vous que j'aimois, que j'ai perdue, par qui seule j'espérois, je jouissois, j'existois enfin, Eugénie! . . . c'est votre premier billet que je viens de retrouver! . . . Que les temps sont changés! vous me juriez alors une tendresse éternelle, et votre dernière lettre. . . . Ah cruelle *Reflexion* je vous appelle en vain pour éloigner de moi d'affreux souvenirs! Vos glaçons deviennent impuissans pour amortir le feu qui me consume!

Si je ne dois plus la voir, s'il faut renoncer pour jamais à elle, écartons d'abord tout ce qui peut me la rappeler. Seul gage qui me reste, que je conservois avec tant de soin, billet charmant que *l'Oeil de vingt trois ans*

ne peut encore lire sans ivresse, et sur lequel la *Réflexion* même craint de s'appesantir, viens, me présenter ces traits d'une main adorée.

Viens, puisqu'il faut que je me sépare de toi, t'humecter pour la dernière fois de mes pleurs. Il

n'appartient qu'aux larmes corrosives de la douleur d'effacer ces lignes que mes baisers avoient conservées.

Caractères précieux ! Lettres chéries ! Je le sens, vous réchauffez mon cœur, il bat avec plus de force, il obéit au magnétisme de l'amour, il semble reconnoître la main qui vous a formés. —

Ciel ! que faites-vous, me dit la *Réflexion* pour cette fois presque en colère ? Est-ce donc, Monsieur, le moyen de vous guérir ? — De me guérir ? Eh de grâce Madame, quel remède voulez-vous m'offrir ? — Il

n'en est qu'un, déchirez,
 Croyez-vous que *l'Oeil de vingt trois*
ans puisse le souffrir? Et toi,
 pour qui je conserve cet amour pur,
 mais ce sentiment amer auquel l'es-
 poir n'ose plus sourire, Eugénie ne
 me défends pas de t'aimer! Ecarte
 loin de moi cette image qui me pour-
 suit et me tourmente. . . . Cruelle,
 quel voile as-tu osé soulever?
 Ah de grâce, laisse le retomber! Ca-
 che-moi ce tableau funeste que le
 devoir te prescrit de me tracer . . .
 . . . Cesse de me montrer le mortel
 heureux, qui dut à un crime ce titre
 qui n'appartenoit qu'à l'amour et à la
 vertu Après m'avoir appris
 qu'il est ton époux, n'achève pas ton
 barbare ouvrage, garde-toi de m'an-
 noncer qu'il est père . . . lui! . . .
 le montre! et tu as pu consentir . . .
 . . . celle qui traça ce billet a pu

figurer mon malheur et son opprobre!
..... la même main Billet
fatal, billet imposteur, tu ne feras
pas plus long-temps le dépositaire
d'un mensonge
..... Justes dieux! Qu'ai-je
fait? Il s'échappe de mes doigts, il
est à mes pieds, il est en pièces . . .
. . . Aveugle délire! as-tu donc pu
m'entraîner jusques-là? . . . Ah!
quand j'aurai des peines secrètes,
quand mon cœur oppressé ne pourra
plus supporter ses maux, à qui désor-
mais irai-je confier mes chagrins?
Sur quel objet mes yeux baignés de
larmes amères pourront-ils se fixer?
Les pleurs de la tristesse ne pourront
plus être remplacés par les pleurs de
l'attendrissement! . . . Déplorable
jouet d'une fureur aveugle, j'ai osé
porter sur toi mes sacrilèges mains! . . .



Mon œil craint de te rencontrer. . . .
 Ah je respire! Bonté du ciel vous me
 le rendez! Vous me le rendez, non
 pas entier, mais que m'importe? Cha-
 cun de ses lambeaux précieux est en-
 core rempli de mon Eugénie. . . .
 de peur de le perdre, de l'effacer, je re-
 tiendrai jusqu'à mon souffle, je retien-
 drai jusqu'à mes larmes, . . . jusqu'à
 mes soupirs!

Ferois - je un crime en cherchant à
 conserver le germe d'une tendresse
 épurée dont l'élan même le plus vif
 ne peut faire rougir celle qui en est
 l'objet! . . . — Froide *Réflexion*
 vous ne répondez pas? . . . Ah!
 dans ce moment *l'Oeil de vingt trois*
ans n'est pas plus fortement attendri
 que vous!

Le Coucou.

Lecteur, nous sommes devant ma pendule!

N'allez pas crier: au luxe! c'est une fuite des attentions de ma bonne hôtesse; c'est elle qui a fait placer ici cette modeste horloge de bois, dont le coucou enroué et le timbre félé comptent chacun de mes pas dans la carrière de la vie.

Le temps mesure mon existence comme celle des plus grands potentats. L'heure qui sonne pour moi, sonne pour eux: malgré toute leur puissance, elle ne leur appartient pas plus qu'à moi; elle est à celui qui fait le mieux l'employer. Qu'elle est longue pour le repentir! . . . Qu'elle est rapide pour la bienfaisance! . . .

Le mouvement monotone de ce balancier coupe le silence de la nuit : chacune de ses vibrations forme un point de cette chaîne dont les deux bouts se perdent dans l'abyme de l'éternité. Le ressort part, la machine s'ébranle, le rouage se meut avec fracas, le marteau frappe, le timbre *prononce* l'heure. Le malheureux lui répond par un soupir, l'ambitieux par un regret, le voluptueux feint de ne pas l'entendre, l'insensé l'oublie, le sage pense au moyen de la mettre à profit.

Le cri glapissant de mon triste coucou semble me dire : que de crimes nouveaux viennent de se consommer ! Une voix qui s'élève du fond de mon cœur lui répond : que ne puis-je les effacer tous par autant d'actions généreuses !

L'Être éternel qui d'une main

immuable pèse le bien et le mal de chaque heure entend cette exclamation, et la balance s'incline un moment du côté du bien.

Le Poêle et la Cheminée,
ou

Dans une de ces soirées d'hiver, si longues, si ennuyeuses pour ceux qui, condamnés par le froid à garder leur chambre, ne savent pas, comme moi y voyager, je m'étois établi près de ce poêle devant lequel, si vous le permettez Monsieur et Madame, nous allons nous arrêter un moment. Une petite table soutenoit près de moi le flambeau, porteur modeste de l'astre qui me prêtoit sa tremblotante lumière, mon coude étoit appuyé sur la table, ma tête étoit penchée sur

une de mes mains, le pouce et l'index de l'autre soulevoient avec peine une brochure *Philosophico-politique*, bien lourde, bien épaisse, bien soporative; et tandis que mes yeux s'acharnoient à lire, quoique mon esprit fût déjà loin, mes pieds posés sur le bord du poêle cherchoient le point d'appui qui devoit me servir, nouvel *Archimède*, à balancer mon univers.

S'ennuyer, se bercer, prendre un somnifère, c'étoit sans doute beaucoup trop à la fois; aussi l'effet fut-il prompt et certain. Mon attention diminua, mes yeux se couvrirent de légers nuages, les fibres de mon cerveau se détendirent, les muscles de mon bras gauche se relâchèrent, mes doigts s'ouvrirent, la brochure tomba . . . et je m'endormis.

Tout à coup je me crus transporté dans une salle où d'un côté se trouvoit

adossé au mur un grand poêle, et de l'autre une petite cheminée. Charmé d'une réunion aussi agréable en hiver que celle de l'ombre et de la fraîcheur sous la canicule, j'allois témoigner ma joie par une exclamation peut-être déplacée, lorsqu'une voix me prévint et me dit: „on vous a choisi pour arbitre, et vous allez nous juger.“ Aussitôt des mains invisibles me mirent un bandeau sur les yeux. Fort bien, dis-je en moi-même, ces plaideurs-ci sont au fait, ils veulent un juge impartial.

A peine ces préparatifs étoient finis, que j'entendis du côté de la cheminée s'élever une petite voix, qui prononça ce qui suit avec grâce et surtout avec volubilité:

„Le croiriez-vous, Monsieur le
„juge, c'est entre ce poêle et moi
„qu'on semble établir une ombre



„de rivalité! De grâce dites - moi,
„quels avantages un pareil adver-
„faire peut avoir à m'opposer?
„Peut-il se vanter comme moi
„d'attirer l'œil par cet éclat qui
„séduit, et d'enchanter à la fois
„plusieurs sens? Est-ce par ses
„variétés de feux, par ses change-
„mens de scènes, par ses transi-
„tions de couleurs qu'il vous ré-
„jouit? Vous présente-t-il, ces
„bluettes qui se succèdent, ces étin-
„celles qui pétillent, ces flammes
„qui voltigent, ces feux qui se
„croissent, ce foyer ardent qui fixe
„vos regards? Sa chaleur se fait
„sentir, mais avez-vous le plaisir
„d'en juger, d'en suivre les pro-
„grès, et la douce inquiétude d'en
„prévenir la chute? Morne, inani-
„mé, monotone, il ne cherche ni
„à vous distraire ni à vous occuper,

„tandis que moi toujours craintive
 „de vous voir m'oublier, je vous
 „force, en feignant ou de m'affoi-
 „blir ou de m'éteindre, de me pro-
 „diger tout ce qui peut me rani-
 „mer. . . . Inconstant comme le
 „font tous les hommes, ingrat
 „comme le serpent qui fuit s'il est
 „réchauffé, envain vous paroissez
 „vouloir vous éloigner; j'emploie
 „tous les moyens qui me restent,
 „mes bûches se brisent, mes tisons
 „enflammés roulent, mes feux s'é-
 „parpillent, et vous revenez à moi
 „plus vite que l'éclair, de peur que
 „je ne porte ailleurs la flamme
 „qui brûloit dans mon sein.“

Elle a raison, dit, *l'Oeil de vingt*
trois ans entraîné par ce ton de con-
 fiance qui semble assuré du succès,
 elle a raison, et je doute fort que son
 adverse partie. . . . Paix, Monsieur



le juge impartial, interrompit la *Réflexion*, ce n'est pas encore le moment de prononcer.

„Si je croyois à tout ce pompeux
 „étalage, dit d'un ton plus modeste
 „et non moins touchant une voix
 „qui paroïssoit venir du poêle, il
 „ne me resteroit qu'à me taire après
 „une apologie qui n'est au fond,
 „Monsieur le juge, que du clinquant
 „et du bruit: mais comme ce sont les
 „avantages dont ma rivale se pare
 „qui précisément la condamnent, ét
 „les prétendus défauts qu'elle me
 „reproche dont je me glorifie, j'es-
 „saierei de me défendre et de lui
 „disputer le prix. Elle se vante
 „de ses étincelles, de ses éclats;
 „moi je me vante de ce calme qui
 „lui déplaît. Elle brûle, je ré-
 „chauffe; elle distrait, je ranime;
 „son ardeur ne fait qu'effleurer, la

„mienne pénètre. Plus pétillante,
 „plus variée, elle attire l'homme
 „frivole qui se laisse séduire par
 „les yeux, mais que celui qui
 „cherche une chaleur douce et
 „constante s'avance; qu'il se pré-
 „sente devant ces flammes dont
 „l'âpreté ne lui promet qu'un agré-
 „ment passager, ou qu'il vienne
 „respirer cet air embrasé qui s'é-
 „chappant de mon sein, s'insinue
 „par degrés dans ses veines . . .
 „que celui-là choisisse, il est seul
 „digne d'être notre juge.“

Elle a raison, elle a raison m'é-
 criai-je à mon tour, mais cependant
 qui à ma place oseroit décider? —
 Personne, dit la *Réflexion* en me don-
 nant un petit coup sur l'épaule et
 soulevant un des coins de mon ban-
 deau. Vous voyez cette brune jolie
 dont il semble que le goût et le caprice

aient dessiné tous les traits ; eh bien ! c'est l'avocat de la cheminée. . . . Elle, dis - je ? Ah ! je commence à comprendre ; et cette belle blonde au regard si touchant, c'est donc elle qui parloit en faveur du poêle ? Fort bien, chacune d'elles représentoit ici sa nat. . . . Ah Mesdames pourquoi m'appeler pour juge ? Pourquoi vouloir me condamner au malheur de faire un choix ? Non, non, je ne commettrai pas une pareille étourderie. Je laisserai cette question aussi long-temps indécise que celle des yeux noirs et des yeux bleus. Adorateur constant de la beauté dans tous les pays, convaincu que tout l'univers est sa patrie, je fais vœu d'admirer et d'encenser en tous lieux tout ce qui comme vous, me paroitra fait pour être aimé !

La Table.

Meuble précieux, meuble si utile à l'homme, témoin nécessaire de ses travaux, de ses folies, de ses plaisirs, table qui ressemblez plus ou moins à celle sur laquelle j'écris en ce moment mon voyage, petit théâtre où toutes les passions sont en jeu tour à tour, que n'est-ce une plume plus habile qui entreprend en ce moment de peindre tous les tableaux que je crois voir se grouper autour de vous !

Métamorphosée d'abord en toilette, vous servez d'autel au caprice, à l'amour propre, à la frivolité. *Eglé* s'assied, une foule d'adorateurs s'approchent, chacun s'empresse, le miroir seul est écouté : mais déjà *Vélégant*

édifice s'achève, le ruban s'attache, la mouche adroite court se placer, et le nuage de poudre qui se dissipe, ne laisse plus voir que la triste étude d'un vieux procureur, dont les sacs de paperasses et la figure blême annoncent d'abord un des suppôts de la chicane. Les plaideurs se rassemblent autour de lui, chacun expose son affaire; les feuillets gras et moitié déchirés de Cujas sont consultés, la décision fait le désespoir des uns, la joie des autres, en attendant qu'elle fasse le malheur de tous. On parle haut, on se dispute, chacun prétend avoir raison, chacun parle, personne n'écoute, tout le monde crie, et l'on finit par ne plus s'entendre.

A cette scène bruyante succède le parfait contraste. C'est un banquier qui vient étaler ses registres et ses ducats. Le silence le plus profond

he,
et
ne
de
acs
an-
la
ent
af-
dé-
fa
la
elle
rle
nd
ne
on
le
ier
ses
nd

règne, quinze commis travaillent, le calme n'est troublé que par le bruit agréable des écus: on voit ici l'homme qui possède, et chez le procureur l'homme qui se donne du mouvement pour posséder.

Trois heures sonnent, le dîner s'approche, il est temps de laisser passer ces insolens valets empressés à servir symétriquement un repas splendide. Le maître arrive, il s'assied, un fauteuil immense peut à peine contenir son importune rotondité. Autour de lui se place confusément une troupe de parasites qu'il prie, mais qu'il ne connoît pas; qu'importe pourvu qu'on l'encense, pourvu qu'on vante son vin et son cuisinier? L'idée de tenir table ouverte flatte agréablement son amour propre, et tandis que tous ses flagorneurs affamés dévorent, lui seul rassasié ressemble à ce MYDAS

convertissant tous les mets en or . . .
 . . . et voilà, mes bons amis, l'histoire
 de la jouissance!

Pourquoi ces nouveaux sacs remplis d'or? Est-ce encore un marchand d'argent qui vient occuper cette table? Non; ces jeux de cartes, ces tapis, ces rateaux, ces croupiers avides, qui vont fucer le sang de malheureuses victimes qu'un espoir trompeur séduit, tout cet attirail infernal annonce l'établissement d'un *Pharaon*. Déjà les funestes hochets de *Charles VI* s'agitent, l'aveugle fortune va prononcer ses arrêts. Voyez comme chacun attend la carte qui va fortir. Au visage rayonnant des uns, à l'air contristé des autres, vous distinguez ceux auxquels un *Paroli* gagné donne une funeste confiance, et ceux qu'un *Sept et la va* renversé rend furieux: mais ce qui vous déchire, c'est de reconnoître

au milieu de cette foule, un père de famille qui vient de dissiper la fortune de sa femme, la substance de ses enfans. Le malheureux ! Il sacrifie son repos, le leur, son honneur, sa propre estime, et ce soir en rentrant chez lui, il ne répondra à leurs caresses qu'en leur annonçant qu'il vient de les réduire pour jamais à la mendicité.

Vous versez des larmes, ah ! gardez en pour ce jeune insensé qui voudroit se cacher à lui-même l'horreur du crime qu'il a commis. Fils unique d'un honnête homme, seul rejeton d'une famille dont il fut l'espoir, il alloit épouser une femme charmante, unir son sort à celle dont il étoit aimé Il a trouvé ouvert le coffre-fort de son père, il a osé dérober ce que sa tendresse alloit lui offrir, et vous le voyez perdre le reste d'une somme qu'il regrette

encore davantage que l'honneur qu'elle lui a coûté. . . . Pour celui que voilà près de vous, il ne m'inspire que le mépris. Jusqu'à présent il avoit usurpé la réputation d'homme irréprochable; trompé par cette vaine renommée, un de ses amis qui vient d'entreprendre un long voyage, lui a laissé en dépôt et son argent et sa fille, à l'éducation de laquelle il doit veiller. Ami trop facile, pauvre père! à ton retour tu trouveras ta fortune dissipée, et ta fille abandonnée à la charité publique. . . . Entendez autour de nous les imprécations, les querelles, les propos injurieux, les insultations perfides! On se rassemble, on crie, on se presse, perçons ce groupe. Ce sont deux joueurs furieux qui se disputent; eh pourquoi, grand dieu? . . . Pour un écu! . . . les misérables! . . . Un soufflet est donné,

ils vont sortir, ils vont se battre, un des deux doit bientôt périr. . . . Un des deux! . . . et cependant celui-ci est père, ses enfans n'ont que lui pour soutien, tandis que l'autre est le seul appui de sa mère, le seul espoir d'une veuve qu'il nourrit. . . . Tristes humains! l'invention des cartes vous fut plus funeste que celle de la poudre à canon!

Mais quel est ce conseil qui s'assemble? Que signifient les portefeuilles qui couvrent ce tapis précieux? Ah! ce sont des hommes chargés d'en gouverner d'autres; sans doute ils sont plus sages qu'eux! écoutons. Comme ils ont tous dans la bouche le mot d'intérêt général! Comme ils ont tous dans le cœur leur intérêt particulier! Peu leur importe de sacrifier des vues avantageuses, le premier besoin est de nuire à celui de



leurs collègues qu'ils ont dessein de renverser. L'examen des affaires les plus sérieuses n'est plus qu'une dispute de mots, et après avoir raisonné long-temps d'un manière vague sans s'être entendus, souvent ils prononcent et décident ce que l'esprit de parti leur dicte, sans leur laisser le temps d'y réfléchir.

Approchez jeune beauté; venez les remplacer tous, et nous faire oublier l'affligeant spectacle de l'ambition se jouant du sort des états. C'est l'aimable *Ernestine*, elle veut écrire; son cœur palpite, son sein se gonfle, elle s'affiee timidement; ses doigts tremblans conduisent à peine sa plume, elle trace quelques caractères mal formés, . . . Heureux mortel tu devineras le reste, ce désordre n'en aura que plus de charmes pour toi! . . . Elle rougit, elle soupire, son teint

s'anime, sa main vient couvrir ses beaux yeux, sa tête se penche, une douce larme coule, le tapis en est humecté. Ah! si jadis un jeune courtisan trouva si délicieux d'être sophera, que ne donnerois-je pas maintenant pour devenir table! . . . Vous riez, Madame? *Oui, je serois volontiers la table de ce que j'aime! . . .*

.



L'Éteignoir.

N'avez - vous jamais rencontré, Monsieur, un voyageur les yeux fixés vers la terre, les bras croisés sur la poitrine ou les mains jointes derrière le dos, et ne vous êtes - vous pas dit alors à vous-même: cet homme marche, mais son ame est occupée ailleurs? Eh bien, tel étoit mon état il n'y a qu'un instant!

Je voyageois dans ma chambre sans le savoir, sans y penser; mes doigts retournoient, chiffonnoient une carte, lui donnoient mille formes différentes. Lorsque je suis sorti de cette espèce de léthargie, elle étoit à mes pieds, conservant pour dernière métamorphose la figure d'un cornet, et ce sera

l'éteignoir dont je me servirai désormais.

Esprits légers sur qui les conseils de la raison produisent l'effet de la grêle qui frappe en sautillant sur les toits et ne peut s'y arrêter, tâchez de vous fixer un instant, et lisez avec moi ces caractères qui semblent tracés sur mon éteignoir :

„ La nature avide de ses trésors ne
„ les confie qu'à ses enfans privilégiés.
„ Chargés par elle de les dispenser
„ sur la surface du globe, ils embras-
„ sent la tâche glorieuse d'éclairer
„ leurs semblables ; l'envie s'élève, la
„ jalousie les noircit, l'ingratitude les
„ méconnoît, la calomnie les déchire,
„ et . . . *Voilà l'éteignoir du talent . . .*
„ mais le flambeau du génie ! “

„ Le cœur de l'homme fut formé
„ pour aimer : ce qui n'étoit qu'un
„ sentiment doux et paisible devient

„ une passion impétueuse, l'imagina-
 „ tion s'enflamme, les désirs s'allu-
 „ ment, l'emportement les irrite, la
 „ jouissance les calme, la fatiété les
 „ remplace, . . . et voilà l'éteignoir
 „ de l'amour!

„ Etre heureux, voilà notre pre-
 „ mier, notre unique but. Soumis
 „ d'abord à la voix de la raison, nous
 „ marchons vers le terme de notre
 „ course sans écouter l'opinion; en
 „ vain les passions cherchent à nous
 „ retenir, nous évitons, nous domp-
 „ tons tous les obstacles: la route se
 „ prolonge, notre courage s'affoiblit,
 „ nous avançons plus lentement, nous
 „ retournons quelquefois la tête, il
 „ nous échappe un soupir, déjà le pre-
 „ mier pas en arrière est fait
 „ et voilà l'éteignoir du bonheur! . . .

La Science universelle.

Approchez, lecteur curieux; voici le tableau qui vous présente la suite de toutes les révolutions des empires depuis le commencement du monde jusqu'à nos jours: vous y retrouvez en outre tous les événemens particuliers de votre vie; il me rapelle chaque circonstance de la mienne, il en feroit autant de mille autres qui viendroient le consulter, il répondroit à tous avec autant d'exactitude. — Ce tableau est donc bien grand? — Point du tout Mademoiselle, c'est une feuille de papier de quinze pouces en quarré, c'est un Almanach de Liège, fait d'après les calculs de MATHIEU LENSBERG et les prédictions de NOSTRADAMUS.

Vous n'exigerez pas, Monsieur le Professeur, que j'examine si le mot *Al Manach* nous vient de l'arabe comme le mot *Alphabet* nous vient du grec, mais vous me permettrez de vous observer que la mesure du temps, qui seul dans la nature est immuable, a éprouvé bien des variations. La moindre lettre exige maintenant une heure de réflexion. Avant d'agiter, si je dois placer MONSIEUR *en vedette*, ou CITOYEN *à la ligne*, il faut que je me creuse la tête pour savoir s'il est décent de dater, *l'an neuf de la liberté*, ou *l'an cinq de la République Française*, ou *l'an trois de la République Batave*, ou bien encore *l'an premier de la République Cisalpine*, ou tout bonnement, tout vulgairement, *l'an mil-sept-cent quatre-vingt-dix-sept*: encore en me bornant à ce dernier parti, faut-il que je me décide à employer le vieux

ou le nouveau style. Vous conviendrez, Monsieur le Professeur, qu'il feroit peut-être aussi commode de compter tous uniformément, ce dont nous jouissons tous de la même manière.

Mon incertitude ne se borne pas là; il faut que de plus je choisisse entre *Alessidor* et *Juillet*, ou *Brumaire* et *Novembre*; que je sache si je dois chômer *Saint Gilles* et *Saint Barnabé* ou *Cochon* et *Navet*; et sur-tout (ce qui devient fort embarrassant,) que j'opte entre le *Dimanche* et le *Décadi*, de manière que je me vois réduit à être hérétique ou mauvais Citoyen Ah! Monsieur le Professeur, *Pangloss*, le conciliant *Pangloss*, ne sauroit lui-même comment accorder tout cela.

Vous sentez que mon almanach étant complet, il marque la pluie et

le beau temps. Heureux progrès des sciences! L'esprit humain est donc parvenu à lire familièrement dans les astres, si tel jour le soleil aura pompé assez de vapeurs pour former des nuées, si elles se frotteront avec assez de fracas pour nous donner du tonnerre, ou si les exhalaisons de la mer et de la terre, ne pouvant plus se soutenir en l'air, se déchargeront à l'envi sur notre petit globe *terraquée* et nous inonderont d'un déluge de pluie!

Ai-je dessein de faire une promenade assez longue, le temps paroît-il douteux? je consulte mon almanach. *Mathieu Lensberg* prononce qu'il ne pleuvra pas, je pars avec confiance, un nuage me surprend, je reviens percé jusqu'aux os; j'en conclus que l'astrologue a pris *Vénus* pour *Saturne*, et je ne m'écrie pas moins

que l'astrologie judiciaire est une belle chose, puisque par son moyen, on nous prédit au commencement de chaque année toutes les révolutions de ce vaste univers.

Quoi de plus précieux que mon almanach ? Il renferme lui seul l'abrégé de toutes les connoissances humaines. Pauvres parens qui dépensez des sommes considérables pour l'éducation de vos enfans, je vous offre un moyen d'économie, un plan d'instruction tout nouveau ! Faites apprendre à votre fils l'almanach ; qu'il le médite profondément, qu'il le sache par cœur, et il fera plus formé qu'après dix ans passés dans les collèges. L'almanach, oui l'almanach ; voilà la science universelle.

Voulez - vous posséder l'histoire ?
Au moyen de quelques petites notes adroitement placées, vous suivez ici

P

l'enchaînement et les époques de tous les événemens politiques. Vous voyez des folies depuis le commencement du monde jusqu'au déluge, des folies depuis le déluge jusqu'à l'ère vulgaire, des folies depuis l'ère vulgaire jusqu'à nos jours; il semble qu'à force de devenir vieux, le monde retombe en enfance.

Où retrouveriez-vous plus fidèlement la généalogie des familles régnantes? Où apprendriez-vous plus sûrement l'âge des Princes et des Princesses de l'Europe? . . . Ce dernier article est un peu indiscret, n'est-ce pas Madame? On vous l'a dit souvent: les roses de la grandeur ont aussi leurs épines!

Désirez-vous connoître l'astronomie? Lisez le chapitre des éclipses, des phases de la lune. C'est la gazette du ciel; vous y apprendrez ce

qui se passe dans les sept planètes, dans lequel des douze signes du zodiaque le soleil doit aller coucher, etc. . . . Ah! Monsieur le Journaliste, cette gazette-là est bien plus ingrate à rédiger que la vôtre! Toutes les nouvelles qu'on y annonce sont soumises à l'épreuve du calcul le plus sévère; et l'on fait qu'il ne faut pas être géomètre pour écrire vos feuilles. Vos lecteurs s'estiment bien heureux, si vous connoissez seulement les calculs *d'approximation*. . . .

Vous destinez-vous à la médecine? Vous saurez positivement avec mon almanach, les jours favorables à la purgation et à la saignée.

Avez-vous oublié quel jour vous devez un bouquet à *Cloris*, un compliment à *Eglé*, une fadeur à *Climène*? Approchez, instruisez-vous et préparez un de ces petits couplets *divins*

où chaque belle prend sa place d'une des divinités de l'Olympe, selon que son nom prête à la rime. N'oubliez pas les épithètes, les superlatifs. . . . Oh la jolie chose que les vers de société!

Comme le bon *Candide* vous borneriez-vous à cultiver votre jardin? Venez consulter le guide universel; il vous dira quand il est à propos de semer, de planter, de recueillir: en un mot il embrasse tout, rien ne lui est étranger. C'est une carrière qui renferme des matériaux de toute espèce, il ne faut que savoir les en tirer.

C'est sur ce tableau que tous les matins je viens lire l'histoire de ma vie. Mes jours de bonheur, mes jours de contrariété sont désignés par des marques de différente couleur, Ce sont des extraits tous préparés, si

jamais le *mauvais Principe* me persuade de vous donner mes mémoires.

Chaque fois que j'approche de mon almanach, mes yeux cherchent d'abord le mois de *Mai*. Charmant bleu-céleste, tu me le fais bien vite distinguer! C'est l'époque où je vis Eugénie, c'est celle où je l'adorai, où je fus certain de sa tendresse. Dieux qu'il s'écoula rapidement! . . . Cela ne vous surprendra pas Mademoiselle, toutes vos chansons, toutes vos romances vous disent que c'est là le mois de l'amour.

Ce mois-ci a subi bien des variations, c'est le mois qui me vit naître, c'est le mois de *Mars*. Epruvé - je quelques momens de plaisir, la fortune semble-t-elle me sourire? le mois de ma naissance est décoré d'un grand trait couleur de rose. Un moment de morosité arrive-t-il, suis-je en

butte à quelque contre-temps fâcheux ? j'efface avec vivacité la marque couleur de rose, et je la remplace par une large raie noire, qui disparoît à son tour dès que le nuage se dissipe. Si jamais je deviens souverain, et qu'alors vous ayez un régiment, ou toute autre grâce à me demander Monsieur, jetez les yeux sur mon almanach, le mois de *Mars* est le baromètre où vous connoîtrez ma bonne ou mauvaise disposition.

Voici le mois d'*Avril*; je n'ai jamais bien su quelle couleur lui donner. Aidez-moi de vos conseils Madame. Je me souviens qu'une année je le passai chez ma vieille tante, dont la manie étoit d'avoir toujours des femmes de chambre jolies
 Ah Madame, que j'étois jeune avant ce mois d'*Avril*-là ! ! ! !

Une fois, une seule fois dans ma vie (hélas je me flattois alors que ce feroit la dernière!) j'avois passé trois ans loin de ma famille. Le moment du retour arriva, je revis la maison paternelle. Ma mère me pressoit sur son sein, mes frères m'accabloient de caresses, chacun empessé autour de moi sembloit se disputer le moindre regard, la plus foible marque de souvenir. . . . Avec quelle ivresse je jouissois de la certitude d'être aimé! Heureux momens! . . . Lorsque j'y songe, une douce larme s'échappe de mes yeux, et va marquer le mois de *Juin* bien plus éloquemment qu'aucun signe ne pourroit faire! . . .

Vous qui employez avec tant d'adresse et le *gris de lin* et le *puce*, et le *jaune-paille* et le *coquelicot*; vous dont le goût assuré juge si bien de l'effet de chaque couleur, apprenez-moi

Mademoiselle, quelle est celle de la folie, je veux la consacrer au mois de *Juillet*; c'est celui où j'écrivis mon voyage. Je crois vraiment que ce mois-là est le mois de l'extravagance.

Septembre est encore distingué par une larme. Elle n'est pas d'attendrissement celle-ci; elle ne donne pas un nouveau lustre aux caractères qu'elle couvre; elle les efface au contraire, elle les dévore c'est une larme arrachée par la douleur, c'est le signe funeste du moment fatal où Eugénie me fut enlevée!

Octobre est le mois où j'ai quitté ma patrie; je le marquai en vert alors, il a changé bien des fois de couleur depuis!



Mes crayons les plus gais sont préparés; déjà je les retaille pour colorer le jour où je Citoyen Représentant, voudriez-vous bien me dire quand viendra ce jour-là? ? ? ? ? ? ? ?

Encore trop retardé, peut-être aussi trop entêté d'une vieille routine pour m'identifier à l'usage des *Décades*, tous les dimanches je saisis ma plume et couvre de plusieurs traits la semaine qui vient de s'écouler Sept jours entiers sont plongés dans le néant Ils n'en sortiront plus! Ils sont perdus pour moi, pour vous, Madame, pour l'univers! Et qu'ai-je fait pour les bien employer? Ai-je avancé de quelques pas vers le bonheur? Un regret, un soupir s'échappent et volent après cette semaine fugitive, Mes

regards mesurent l'espace qui me reste, l'avenir me sourit, et l'espérance marque de sa couleur privilégiée la semaine qui va commencer. . . .

Encore un mot . . . Vous deviez vous y attendre.

— Que je suis foible! — Ah plutôt que vous êtes charmante! . . .

Jeunes gens qui me lisez, si comme moi vous aviez entendu ces douces paroles sortir du boudoir de Madame de P***, n'auriez-vous pas avancé sur la pointe du pied, n'auriez-vous pas collé votre oreille et vos yeux contre la porte vitrée dont le rideau entr'ouvert, ne cachoit qu'à demi le temple d'où la divinité fort humaine laissoit échapper ces mots? . . . Eh

bien ! ce que vous auriez fait à ma place, c'est précisément ce que je fis . .

.....

Vous Madame, qui avez daigné prendre intérêt à mes amours et être ma confidente (personnage qu'une femme aime singulièrement à remplir, quand ce n'est pas celui d'héroïne qu'on lui destine) apprenez que du temps où j'allois tous les soirs chez Madame de P. * * *, je croyois faire de grands progrès sur son cœur, et ne m'apercevois pas que j'avois pour rival le Chevalier de Lidière. Sans doute vous me l'auriez dit d'abord si vous nous aviez vus ensemble, car l'œil malin d'une femme a bien vite distingué jusques dans le plus léger mouvement, cet air de possession que malgré lui un amant heureux se donne. Que voulez-vous ? le bandeau de l'amour propre plus encore que celui de

L'amour étoit sur mes yeux, et celui-là dérobe bien des choses.

Un soir donc, je montois chez Madame de P * * * : étonné de ne rencontrer personne dans les antichambres, j'attends, j'écoute, . . . et j'entends ce que j'ai dit au commencement du chapitre à ces jeunes Messieurs. . . . Mon rival étoit aux genoux de ma belle, il couvroit sa main droite de baisers enflammés, la main gauche de la perfide le caressoit doucement et se jouoit dans ses cheveux. Quoique assez curieux de mon naturel, je n'en voulus pas voir davantage, et tournant les talons à *propos*, je descendis l'escalier plus rapidement encore que je ne l'avois monté. En trois sauts je franchis le mien, et me voilà rentré dans ma chambre. . . . Si nous étions en tête-à-tête, je ne manquerois pas de vous rapporter,

Madame, les exclamations qui m'échappèrent dans ce court trajet, mais songez qu'on nous écoute, et que je ne veux pas vous embarrasser.

La *Réflexion* et *l'Oeil de vingt trois ans* m'attendoient, je leur contai ce qui venoit de m'arriver. — Ah! tant pis s'écria l'un, tant mieux répondit l'autre. Trop piqué pour approfondir lequel des deux avoit raison, je frappai vivement le plancher de mon pied, je mordis mon poing et je levai les yeux au plafond. Qu'ai-je fait pour mériter ceci, m'écriai-je avec une espèce d'emportement? — Rien, ou peu de chose, me répondit la *Réflexion*, vous avez oublié de plaire. — Quoi dis-je à *l'Oeil de vingt trois ans*, en jetant un regard oblique sur mon miroir, à mon âge il me semble que...
... — Il est bien question d'âge, interrompit en riant la *Réflexion*, le

Chevalier de Lidière est moins jeune que vous, mais son habit de six pouces plus court que le vôtre, sa taille de trois doigts plus large, sa tenue plus recherchée lui donnent bien quelques droits d'être préféré. — D'être préféré, répéta *L'Oeil de vingt trois ans* avec humeur? Oui par des femmes . . . — Comme Madame de P * * *, et le monde en est rempli.

Etonnée apparemment de ce que je n'arrivois pas, la belle devenue libre prit sa harpe et en fit résonner avec force toutes les cordes, comme pour m'avertir indirectement qu'elle m'attendait. *L'Oeil de vingt trois ans*, aussi prompt que l'éclair sauta sur mon violon, conduisit mon archet, et je jouai sans trop savoir ce que je faisois ce vieux air si connu: *Va-t-en voir s'ils viennent Jean* . . . Sans doute, Madame, vous désapprouverez

cette fortie que la *Réflexion* m'a souvent reprochée depuis ; mais *l'Oeil de vingt trois ans* est si pétulant, Madame de P * * * si coquette, votre sexe si Pardon, Madame, laissons - là l'offense, je sens que l'excuse pourroit bien encore l'aggraver.



Les Ruines.

*Superbes monumens de l'orgueil des
humains,*

Pyramides, tombeaux

Et le pays que je parcours offre aussi des ruines! Et moi aussi je suivrai l'exemple de tous les voyageurs, je ferai ma description! Avançons donc vers mes ruines. — Vos ruines? — Oui Mademoiselle. Je devine ce que signifie ce souris malin, vous croyez que je veux vous entretenir des ruines de ma garde-robe. En effet si quelque chose ressemble à l'ancienne Grèce, où les débris de ces magnifiques monumens qui jadis étonnoient l'univers, sont entourés aujourd'hui de simples chaumières, sans contredit c'est le

porte-manteau d'un Émigré, puisqu'on y trouve les restes d'effets précieux au milieu des chiffons qui les ont remplacés. Je pourrais tout comme un autre fournir de ces ruines-là, ce n'est cependant pas d'elles que j'entreprends de parler.

Vous voyez dans ce coin cette petite cassette; elle renferme quelques projets *malheureux*, c'est-là ce que j'appelle mes ruines. Parcourons les ensemble, Monsieur, la *Réflexion* s'apprête déjà à nous expliquer ce qu'il y aura de plus remarquable.

— Quel est ce gros cahier à main droite, Madame? Il me paroît bien volumineux! — Beaucoup trop Monsieur. C'est une tragédie. Pendant les quatre premiers actes, votre héros se voit plusieurs fois à la veille de perdre son royaume, sa maîtresse, son confident et la vie, mais il devient si heureux

au cinquième, que pour trouver une catastrophe, vous avez été obligé de faire empoisonner toute la noce par une méprise du cuisinier. Que pensez-vous de ce dénouement? — Eh bien! Madame, il est assez brillant, il doit avoir de l'effet. — Oh! beaucoup, il est imprévu et nouveau. — Depuis quelque temps on a commencé à puiser dans les vieux monumens de nouvelles manières de bâtir, n'en feroit-il pas de même des tragédies, et n'en auroit-on point dessiné quelques-unes d'après la mienne?

— Poursuivons notre examen. Quel est ce rouleau couvert de papier bleu? — C'est une comédie, à laquelle il ne manque qu'un titre, une conduite, du style et un dénouement. — Mais on se passe aisément de tout cela aujourd'hui. Est-elle en vers? — Monsieur le titre le dit. — Sont-ils bien

ronflans, bien entortillés, les tirades font-elles bien embrouillées? — Oh! oui Monsieur. — Y a-t-il, là de ces plaisanteries fines que nos aïeux nommoient obscénités, et que nous sommes convenus d'appeler gaieté? — Oui, Monsieur. — Eh bien! Madame, c'est une comédie. Qu'on la donne, tout Paris y courra cent fois de suite.

.....

— N'ouvrez pas cette liasse, je fais ce que c'est. — Mais monsieur le Journaliste qui vous accompagne, ne le fait pas. — Que mon exemple lui serve donc de leçon. Ce paquet que je voulois qu'on respectât, est le reste infortuné d'une gazette que j'avois entrepris de rédiger. Je n'y écrivois que la vérité, je n'y disois d'injures à personne, je racontois fidèlement, simplement chaque fait, je n'enflois pas l'événement qui réjouissoit un

parti, en cachant ou altérant les circonstances qui avoient le malheur de lui déplaire. — Et vous aviez des souscripteurs? — Hélas! non Madame.

— Celui-ci paroît bien copié. — Mais Monsieur, en revanche il étoit assez mal combiné. — Comment donc Madame? Dans un siècle où l'on s'empresse de tout régénérer, je croyois rendre un service au beau sexe en lui conseillant une réforme. Pourquoi ces Dames, nous agacent-elles souvent, pour nous oublier dès que nous commençons à nous occuper d'elles? Pourquoi la coquetterie promet-elle ce que le caprice refuse? Pourquoi quêter un hommage qu'on rejette fitôt qu'on est sûre de l'avoir obtenu? Voilà ce qui avoit attiré mon attention, voilà surquoi portoit mon projet. Je le montrai, avant de le

rendre public, à une femme qui se vantoit d'être sincère; elle le lût, sourit et me le rendit en me chantant pour toute réponse le refrain de cette chanson connue: *Ne dérangez pas le monde*. . . . Je cherchai l'interprétation de ces paroles, et je vis enfin que si mon plan de réforme ne réussissoit pas, c'est qu'il n'attaquoit que des abus.

— En voici un dont on pourroit encore tirer parti; il est cependant — Lisez donc vite Madame, vous faites des préambules plus longs que les préfaces des livres dont on nous inonde. — Monsieur je n'emploie en introduction que la moitié de mon discours; tout le monde n'est pas aussi fobre, et vous pourriez trouver. . . . — De grâce Madame, lisez! — Je lis Monsieur: *Conseils à certain peuple qui, même chez les autres,*

prétend toujours donner le ton, et répète sans cesse qu'une chose est de mauvais goût, quand elle n'est pas du sien. . . . — Plus bas, Madame, on peut nous entendre, et vous allez m'attirer. . . . — Voilà les moralistes de notre siècle, ils n'osent crier bien fort qu'enveloppés du manteau de l'anonyme: et cette apostrophe, craindrez-vous aussi que l'on sache qu'elle est sortie de votre plume? — Voyons le titre seulement. — Requête au Public, pour le prier de suspendre le jugement prompt et peu charitable qu'il porte, sitôt qu'il voit un homme deux fois de suite chez la même femme; avec cette épigraphe: Il est permis d'être désœuvré sans être amoureux. — Je me souviens de celui-là; il auroit réussi je crois, mais les vieilles filles et les habitans des petites villes, formèrent une cabale qui l'emporta.

— Des rubans roses ! Peste, ceci est d'un bon augure ! — Lisez vous-même, Monsieur, et dites-moi ce que vous en pensez. — Ah ! ah ! c'est une lettre que j'écrivois à une jolie femme que j'aimois à l'excès : l'amour m'avoit vraiment rendu fou. — Votre lettre le prouve assez. — Elle me juroit à tous momens qu'elle m'aimoit *pour moi-même*, qu'elle m'aimoit uniquement, et j'avois la bonté de le croire ! Malgré ses protestations, ma belle ne cessoit de faire beaucoup de frais pour m'attirer des rivaux. Je devins jaloux, je lui écrivis fièrement qu'elle devoit renoncer à mon amour ou à sa coquetterie. . . . — Eh bien ! Monsieur ? — Elle me renvoya ma lettre . . . je ne retournai plus chez elle, et je jetai mon billet au milieu de mes ruines. — Vous méritiez bien cette déconvenue. — Je-la méritois ? —

Oui, Monsieur, pour n'avoir pas su que, si dans ce siècle le système des hommes est l'égoïsme, celui des femmes est la popularité.

— *Conseils* . . . Eh! quoi toujours des conseils? Les donneurs d'avis feroient bien mieux de se conseiller eux-mêmes! — Comment donc Madame? — Oui, Monsieur, lisez. — *Conseils à certaines personnes qui ont la fureur d'écrire pour un ingrat Public, qui n'a point la fureur de les écouter: l'auteur s'est efforcé de leur persuader de lire et faire relire leurs ouvrages avant de les envoyer à un malheureux imprimeur; parce que souvent il a autre chose à faire que de se creuser la tête pour leur tourner une lettre honnête, qui à le bien prendre, ne veut dire que ceci: „Mon papier blanc vaut un „peu mieux maintenant qu'il ne vau- „droit quand j'é l'aurois couvert de ce*

„que vous me proposez. . . . —
 Vous vous troublez Monsieur? Je ne
 dis cependant pas que ceci s'adresse
 à vous. — Eh! Madame, d'autres le
 diront; mon imprimeur l'a peut-être
 déjà dit. . . .

— Quoi Monsieur, vous avez aussi
 écrit sur la politique? — Oui, Ma-
 dame, c'est la fureur du jour. C'est
 un nouveau Magnétisme dont les pré-
 coniseurs ne sont, ni moins charlatans,
 ni moins enthousiastes que ceux du
 premier. Pourquoi n'aurois-je pas
 mes visions ainsi qu'un autre? — De
 quoi s'agit il enfin? — D'un plan ré-
 générateur de toute l'Europe. — Ah!
 Monsieur, ce n'est pas le centième. —
 Soit Madame, mais écoutez celui-ci,
 et tâchez d'en embrasser toutes les
 parties. On voit dans chaque état
 les peuples mécontents de leur gou-
 vernement; j'ai cru que pour satisfaire



tout le monde, il n'y avoit qu'à établir
 un échange général, qui auroit lieu
 tous les ans par la voix du fort. Je
 voudrois cependant que pour la pre-
 mière fois, on suivît à peu près l'ordre
 que j'indique ici. Les cinq Directeurs
 seroient transportés en Turquie, le
 Grand - Seigneur à Paris, l'Inquisition
 à Londres, l'Empereur à Lucques,
 les Bourguemestres d'Amsterdam à
 Madrid etc. — Pourquoi, Monsieur,
 n'avez - vous pas fait connoître plutôt
 ce plan merveilleux? — Madame je
 l'ai envoyé à plusieurs journaux, tous
 m'ont répondu qu'ils imprimoient
 chaque jour tant de sottises, qu'il ne
 leur restoit plus de place pour celle-là.

— Voici un discours très-éloquent
 pour prouver aux femmes qu'elles
 doivent être fidelles à leurs maris. —
 Ha! ha! ha! ha! . . . Lecteur, c'est
l'Œil de vingt trois ans qui vient nous

retrouver. Il faut que ce projet ait quelque chose de bien plaisant, car tous ceux à qui je le communique, ne répondent qu'en me riant au nez. — C'est que cette idée est si drôle ! On diroit que vous parlez à des tourterelles, à des colombes ! ha ! ha ! ha ! ha ! . . . — Monsieur, je n'entreprends que de retracer des devoirs, qui ont leur source. . . . — Oui, qui ont leur source dans la tête des jaloux. Que deviendrions-nous, si l'on vous écoutoit ? Heureusement que nos jolies femmes. . . . Hélas ! ce que dit ici *l'Oeil de vingt trois ans*, c'est précisément ce qui m'est arrivé. Je lus mon discours dans une assemblée de belles Dames de ma connoissance ; la plus jeune d'entre elles qui étoit mariée depuis quinze jours, me dit d'une voix entrecoupée d'éclats de rire : „ce sermon est fort beau, mais

„il y manque un second point, adressez - le à nos maris!“

Savez - vous lecteur, que si chacun confervoit comme moi la suite des projets mal réfléchis qui lui ont passé par la tête, des cabinets de raretés de cette espèce deviendroient fort curieux et fort instructifs? On verroit au moins en les visitant, qu'il est beaucoup de choses raisonnables qu'il feroit fou de proposer, et beaucoup de choses folles qu'il ne feroit pas raisonnable de combattre.

Il faut finir.

Chaque écrivain a sa manière.

L'auteur d'une tragédie, d'une comédie, fait qu'il a tant d'actes, tant de scènes et à peu près tant de vers à faire. Celui qui compose un poëme, en esquisse d'abord le plan, il fixe le nombre de ses chants, l'étendue de ses épisodes. Celui qui prépare un sermon, établit ses divisions et ne s'en écarte plus. Celui qui écrit pour s'amuser, donne carrière à ses idées tant que c'est le plaisir qui conduit sa plume. Celui qui pour de l'argent trace des fillons d'encre sur le papier, ne finit que le plus tard possible. Celui qui a pour but de plaire et d'intéresser, se souvient qu'il doit craindre d'ennuyer.

Eh bien! Madame, duffiez - vous m'accuser de singularité, j'avoueraï qu'aucune de ces manières - là ne fera jamais la mienne. De pareilles entraves m'effraient; pourrois-je me résoudre à prononcer d'avance: j'écrirai tant de lignes, tant de feuilles, tant de chapitres? Non, non; l'esprit veut être libre, et se prescrivit-il lui-même des bornes, elles lui paroissent bien vite trop resserrées.

Chaque fois que j'entreprends un ouvrage, je choisis une plume neuve, je la taille et commence une page sans m'inquiéter de celle qui doit suivre. Ma plume dure - t - elle long - temps? Tant mieux, ou tant pis pour ceux qui doivent me lire, mon ouvrage fera volumineux. Lorsqu'à force d'être recoupée, elle ne peut plus tracer mes idées, je sens alors qu'il est temps de m'arrêter, et je cherche un

dénoüement . . . qui souvent quadre assez mal, mais n'importe, *Il faut finir.* N'est-il pas vrai, Monsieur mon très-cher confrère, *Il faut finir?* C'est ce que vous vous êtes dit souvent, en combinant ces catastrophes merveilleuses, dont vous ne forcez qu'à la sueur de votre front. Ne vous en défendez pas; on compte, pour ainsi dire, les efforts que l'achèvement de chacun de vos livres vous a coûté. Le mien peut être aussi mauvais, j'en conviens; mais au moins ne m'a-t-il pas donné autant de peine.

La plume qui m'a servi pour tracer la relation de ce voyage, ma fait faire justement le tour de ma chambre; aussi son bec écarté m'annonce-t-il que je dois me hâter de mettre la main à mon dernier chapitre. — Ah! Monsieur, avant de nous quitter, apprenez-moi donc quel but. . . .

(201)

. Ah mon Imprimeur,
que vos petits points font une in-
vention précieuse ! ! ! ! ! ! !
! ! ! !
.

Fin.



X. 5571

ULB Halle

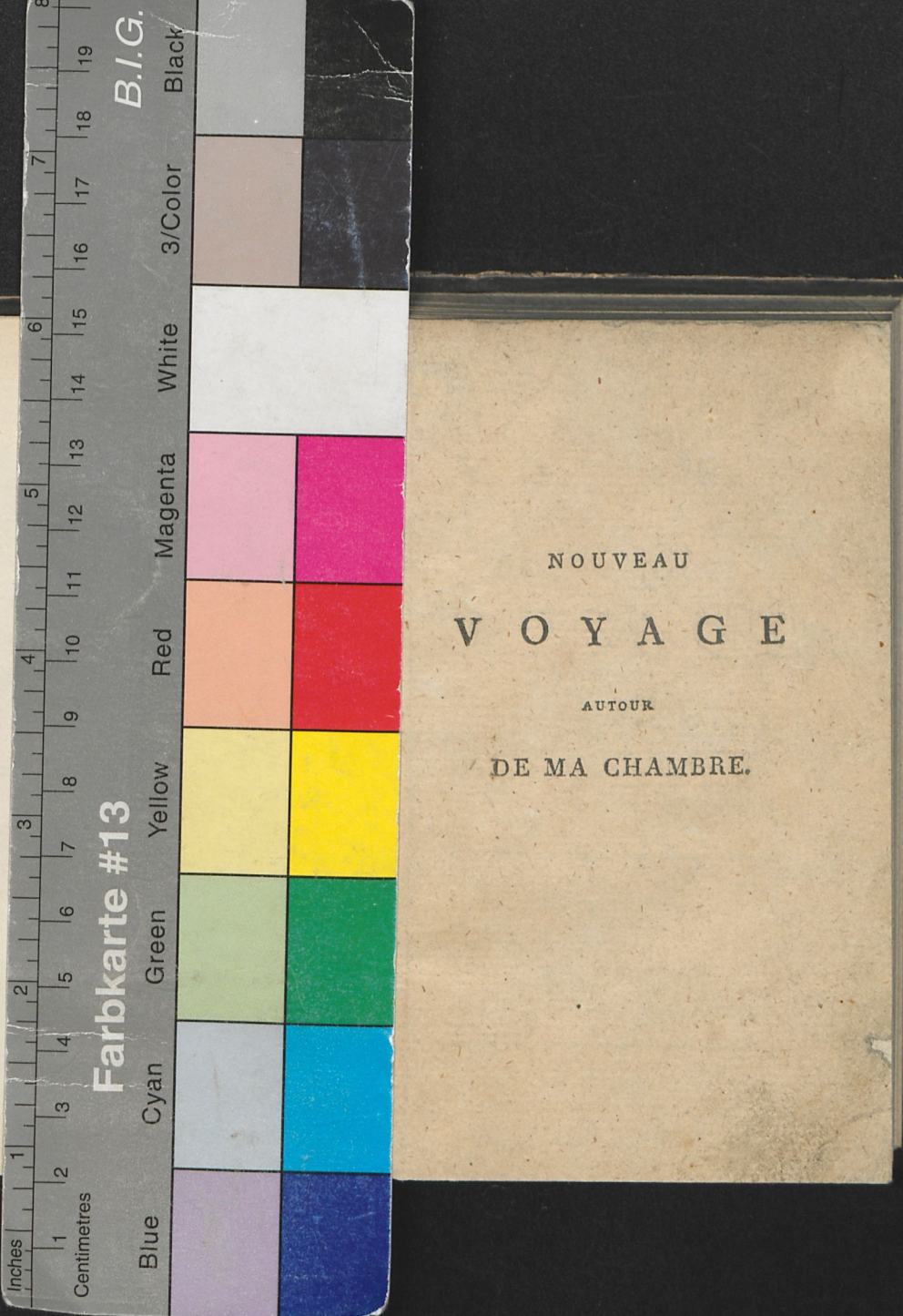
3

005 026 92X



MC





Inches
1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
13
14
15
16
17
18
19
Centimetres

Farbkarte #13

B.I.G.

Blue
Cyan
Green
Yellow
Red
Magenta
White
3/Color
Black

NOUVEAU
VOYAGE
A TOUR
DE MA CHAMBRE.